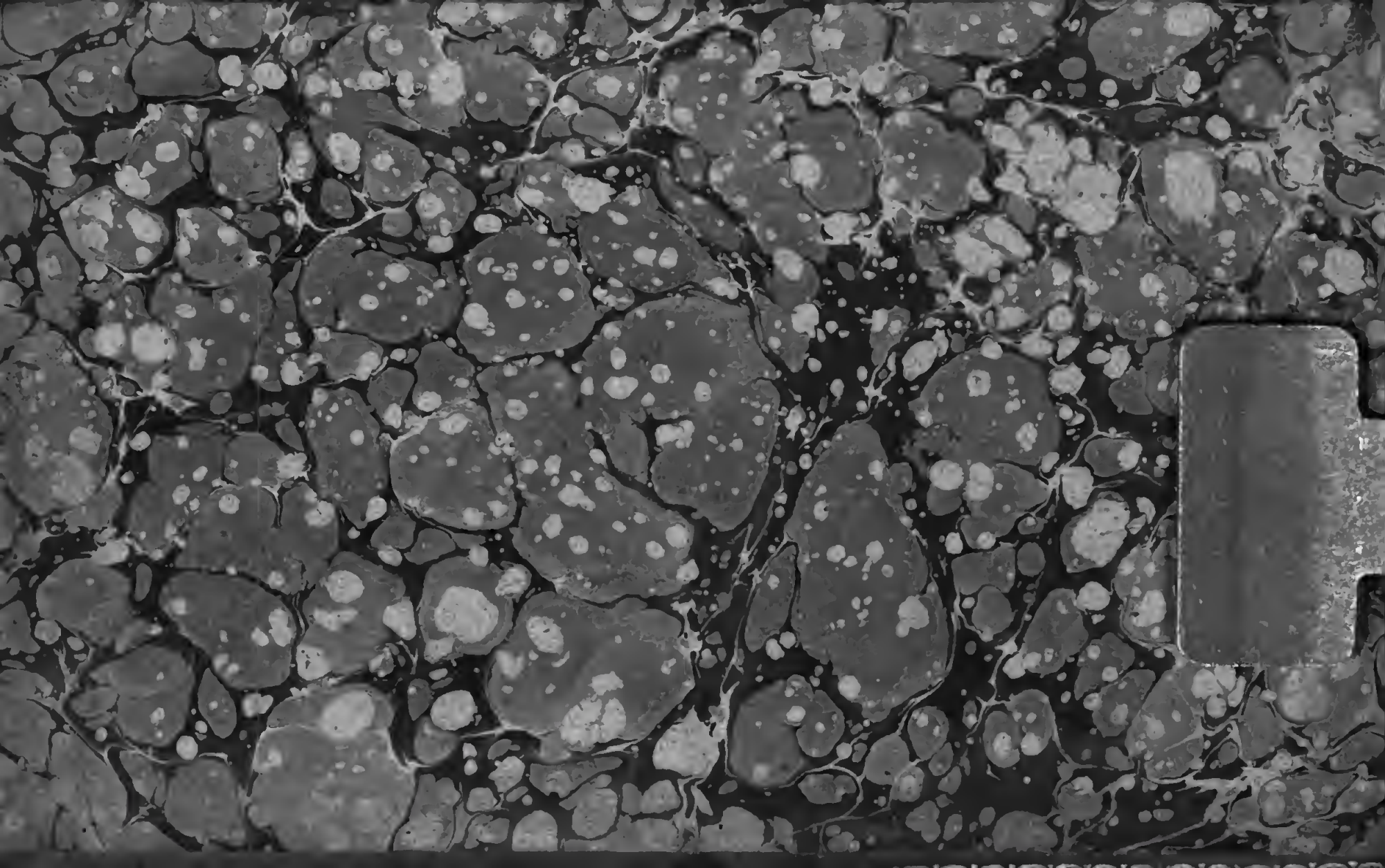
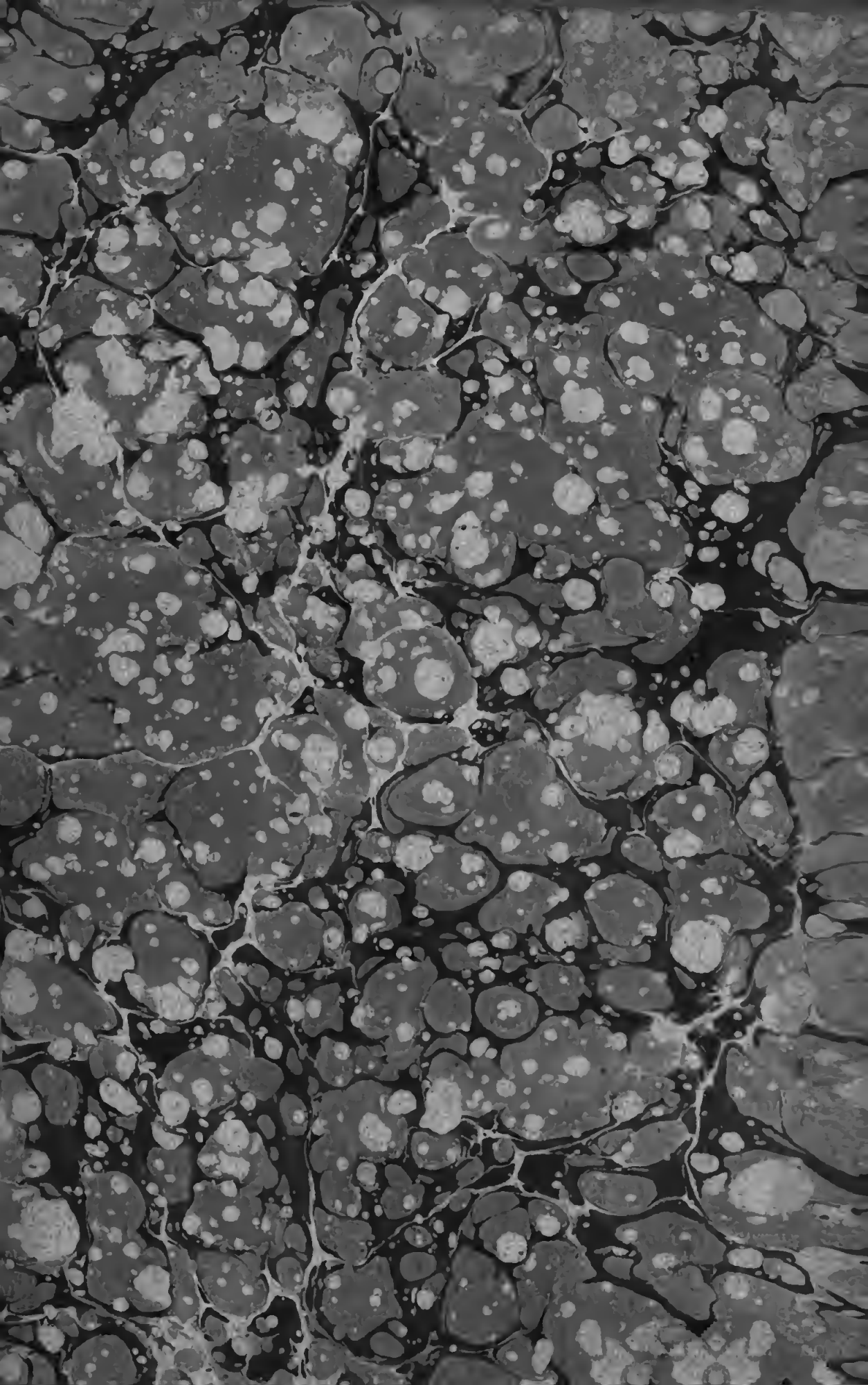
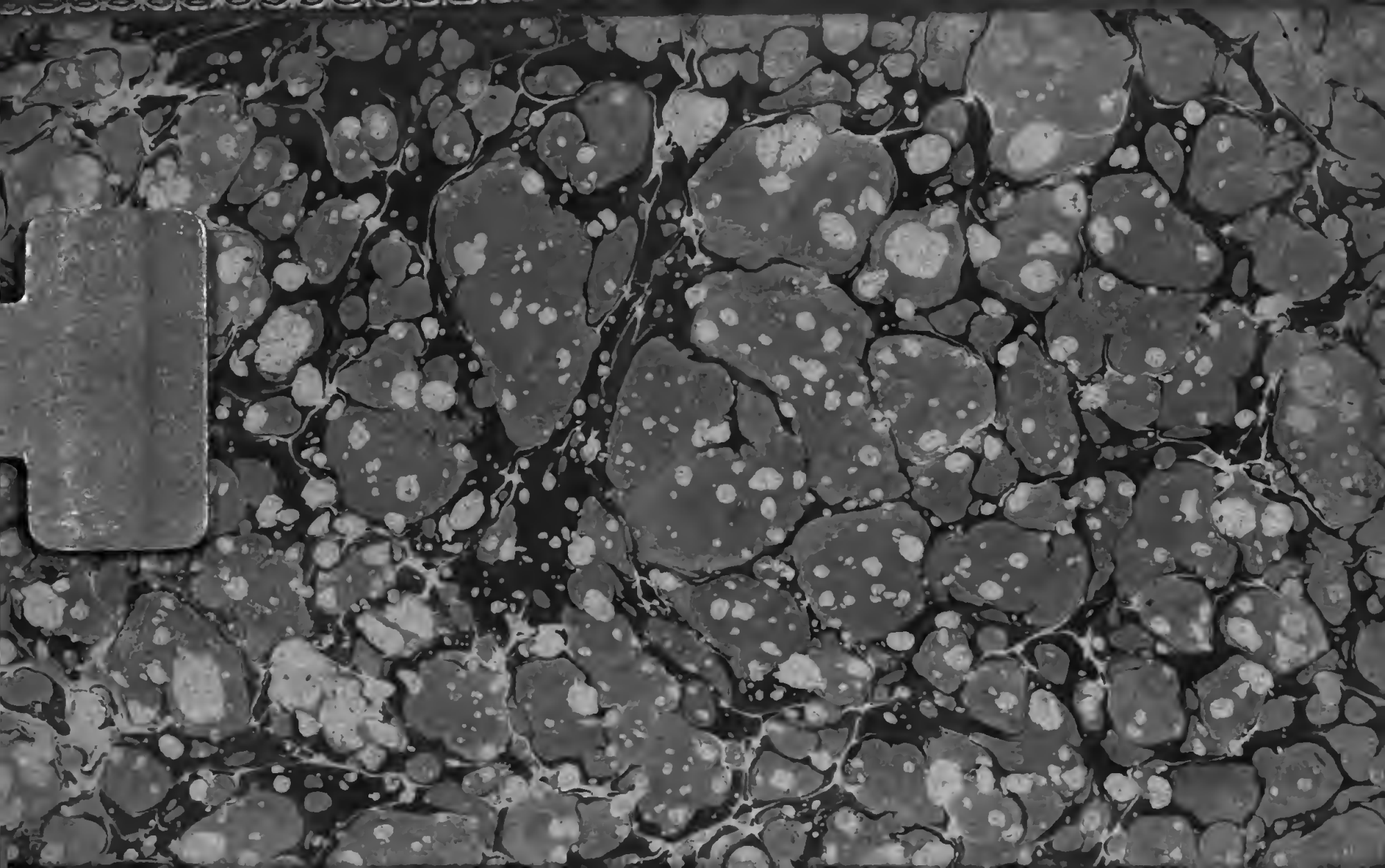
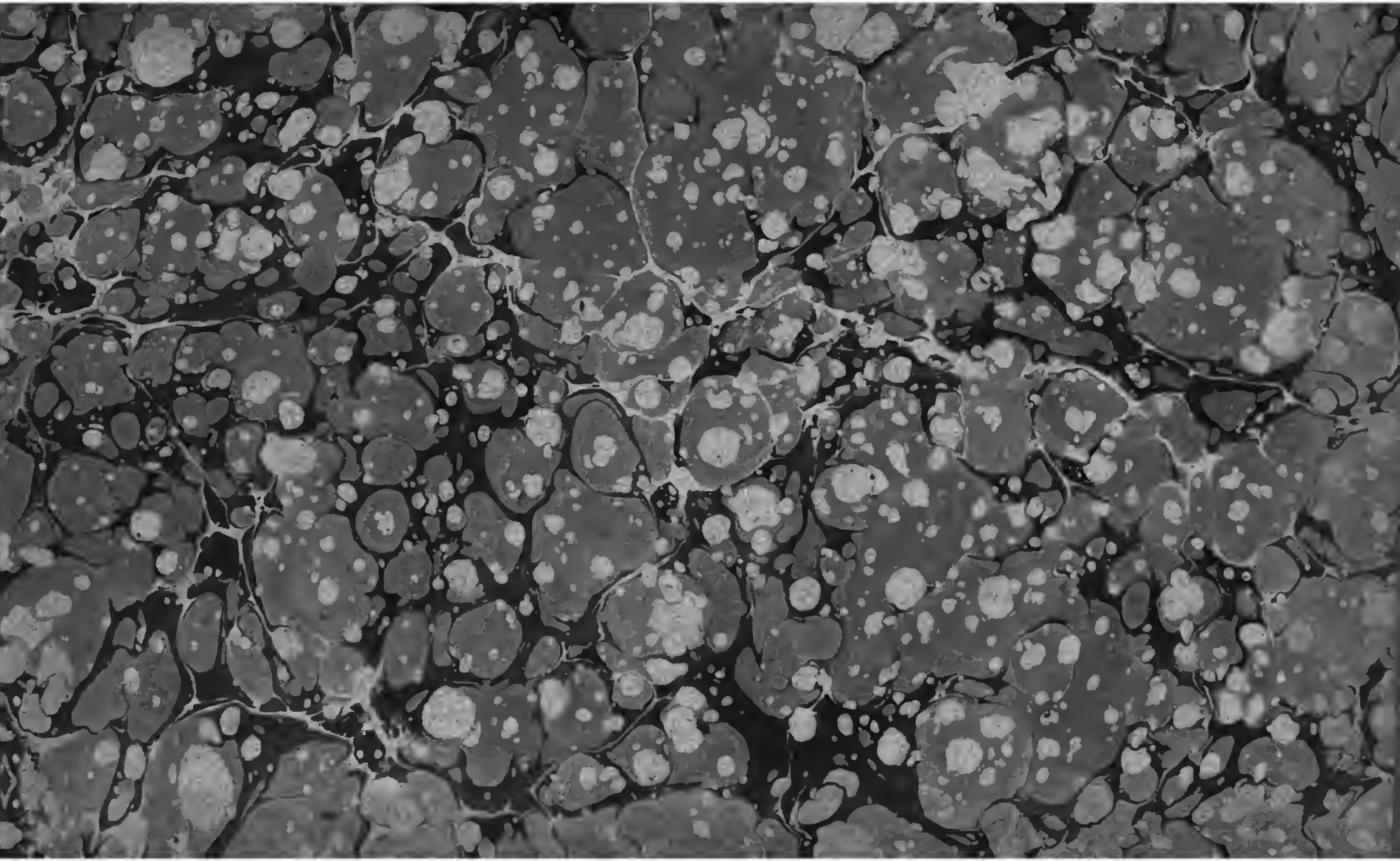








1897

Pabst XLI

12

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

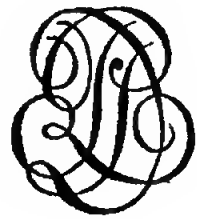
TOME DIXIEME.

58478

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

EDITION STEREOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

LE DÉPOSITAIRE,

COMEDIE DE SOCIETE,

EN CINQ ACTES,

Jouée à la campagne en 1767.

PRÉFACE.

L'abbé de Châteauneuf, auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante :

« Moliere nous cita mademoiselle Ninon de l'En-
« clos comme la personne qu'il connaissait sur qui
« le ridicule faisait une plus prompte impression, et
« nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son Tar-
« tuffe (selon sa coutume de la consulter sur tout ce
« qu'il faisait), elle l'avait payé en même monnaie par
« le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un
« scélérat à-peu-près de cette espece, dont elle lui fit
« le portrait avec des couleurs si vives et si naturel-
« les, que si sa piece n'eût pas été faite, nous disait-
« il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant il se serait
« cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi
« parfait que le Tartuffe de mademoiselle l'Enclos. »

Supposé que Moliere ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Moliere à composer sa comédie du Tartuffe, s'il ne l'avait pas déja faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de Ninon de quoi construire son inimitable piece, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matiere d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprnnter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs: il me répondit que non, mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en faisant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par-devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fond de cette piece est ce même conte que mademoiselle l'Enclos fit à Moliere. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une

antre à nn homme qui passait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lni, et celle qn'on regardait comme peu scrnpuleuse le rendit fidèlement sans y avoir tonché.

Il y a aussi quelqne chose de vrai dans l'aventure des denx freres. Mademoiselle l'Enclos racontait souvent qu'elle avait fait nn honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un frippon avait tonrné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux ponr jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie, qu'on n'a jamais osé montrer qn'à qnelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme nn ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont trop changés depnis ce temps-là. Les mœnrs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes: c'est une mode qni était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jonrs. Boileau même, dans ses premieres satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers; ce qui serait anjonrd'hui insupportable.

Nous dounons seulement cette piece comme un monnment très singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et snr l'amour. Voici ce qn'en dit l'abbé de Châteaunenf, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa rai-
« son a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle
« a compris de bonne heure qu'il ne peut y avoir
« qu'une même morale pour les hommes et pour les

« femmes. Suivant cette maxime, qui a toujours fait « la regle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni cou- « tume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, « l'indiscrétion, la malignité, l'envie, et tous les au- « tres défauts, qui, pour être ordinaires aux fem- « mes, ne blessent pas moins les premiers devoirs de « la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des « passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'en- « gage aussi, par une suite nécessaire, à ne les pas « condamner plus sévèrement dans l'un que dans « l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle « n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion dans « l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la « même passion à laquelle ils attachent la honte des « femmes, jusqu'à en faire leur plus grand, ou plu- « tôt leur unique crime, de la même maniere qu'on « réduit aussi leurs vertus à une seule, et que la « probité, qui comprend toutes les autres, est une « qualification aussi inusitée à leur égard que si elles « n'avaient aucun droit d'y prétendre. »

Ce caractere est précisément le même qu'on retrouve dans la piece; et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singuliere que mademoiselle Ninon l'Enclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

ACTEURS.

NINON, femme de trente-cinq à qnarante ans, très bien mise; grand caractere du hant comique.

GOURVILLE L'AÎNÉ, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très gauche.

GOURVILLE LE JEUNE, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruqne, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'AVOCAT PLACÉT, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tont.

M. AGNANT, bon bourgeois, buvenr, et non pas ivrogne de comédie.

MADAME AGNANT, habillée et coiffée à l'antiqne, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

La scene est chez mademoiselle Ninon de l'Enclos, au marais.

LE DÉPOSITAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

NINON, GOURVILLE LE JEUNE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime;
Mais la sévérité ne me va point du tout,
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;
Sa mere quelquefois dans la maison l'amene.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine.

Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le pere et la mere,
Et jusqu'à l'avocat; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets comme je puis tous mes petits talents.
Le pere aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaieté m'assourdit, leurs vains discours me pesent;
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mere Agnant est brusque, emportée, et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pigrièche,
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très sots voisins le fidele portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits:
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie:
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit, et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite. (1)
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidele en amour, fidele en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre pere n'eut pas de plus constante amie:
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance:
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur: je n'ai point de parents;
Et votre frere et vous me tenez lieu d'enfants.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

---

(1) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très delicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévere!
Je rougis devant lui d'être fils de mon pere.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre pere, eut la publique estime;
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux
dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frere, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir; il l'a dit devant moi:
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic, et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légere,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractere,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je suis débauché; mais, parbleu, j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je suis fidele à mes promesses;

Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frere aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond; sa conduite est austere;
Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guere;
Il méprise le monde: eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir: l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit;
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déja dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frere a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les frippons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, M. GARANT, *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds...

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesants.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,

Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir ;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir !

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigents ;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi,
Si généreux !... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah ! que c'est parler bien !

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefaisant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et sur-tout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfants.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens, et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé...
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui! son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchants.

NINON.

Eh bien! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre!
Tout est réglé, mousieur...

M. GARANT.

Il faudra mûremeut
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malius héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon pere n'en a poiut.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'ou euterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peiues, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la saiute justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable houneur est très fort de mou goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois;
C'est mon opiuion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentious avec les procédures...

NINON.

Ayez des procédés; je répouds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mysteres.

NINON.

Toujonrs cent mots pour nn. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qn'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jenne homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentiments... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jonr trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin: une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de panvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui panvreté ni richesse,
Point d'excès; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frere ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite gueres.

NINON.

Comment donc ?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son pere vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son pere lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédierons ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez, le monde...

NINON.

Ah, monsieur !

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secretes façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer ;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrete.

NINON.

Et sur-tout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste
Etant contraint de fuir Gourville me laissa;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfants le peu qu'il en demeure:
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.
(*on remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours; je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON, *à M. Garant.*

Pour remplir son devoir il faut peu de façon:
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois;

Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent;
Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu...
(*il fait deux pas et revient.*)
Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, fi donc!

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute espece
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame...
(*bas, à Ninon.*)
Il est très inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déja séduit notre voisine Agnant:

Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô ciel! est-il possible?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT, *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe...

NINON, *à M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule:
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés:
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.

Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame;
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zele imprudent
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chere Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frere a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savants sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré;
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(*en élevant la voix.*)
« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû;
« Monsieur, c'est de l'argent ». Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.

J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
« Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus ».
Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
« Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin !
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre :
Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission :
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, son caractere est rare.
La nature a conçu des desseins différents,
Alors que son caprice a formé ces enfants.
Un contraste parfait est dans leurs caracteres ;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur ;
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains :
Il a le cœur très bon, je le sais ; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,

Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée ;
De sa sotte raison la mienne est étonnée :
Je lui parlerai net, et je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébêté,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mere a jamais connaissance
Des mysteres secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderese et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frere.
Nous écrivons tous deux d'un même caractere ;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets ;
En son nom, prudemment, les messages sont faits.
C'est un fort graud plaisir que ce petit mystere.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mere.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez :
Vos discours de vertu seront peu mésurés ;
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très bien déja dans la maison :
A la mere toujours je dis qu'elle a raison ;
Je bois avec le pere, et chante avec la fille ;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *tenant un livre;* LE JEUNE GOURVILLE. *Tous deux arrivent et continuent la conversation: l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

LE JEUNE GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Etre sans amitié, sans plaisirs, et sans goût;
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, sois très sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mere,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,

Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner dn plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite,
Me font pitié, monsienr: j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr nne mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales:
Déja monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plns rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frere,
Que vous calomniez, est d'un tel caractere
De probité, d'honnenr... de vertu... de...

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voi
Que déja son beau style a passé jnsqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles:
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se pent, m'exalter.
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'an cou dans l'ordnre brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vons enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs hontenx,
Ces plaisirs dans lesquels tont le jonr se consume,
Et la donceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE GOURVILLE.

Quoi! tout seul, dans un désert?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oh! je fréqnenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui, madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui: mon tuteur fidele,

Monsieur Garant me mene enfin dîner chez elle.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chez sa cousine ?..

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, oui.

LE JEUNE GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caracteres,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir; et je préfere un trou,
Un hermitage, un antre...

LE JEUNE GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abyme;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*il s'assied et ouvre un livre.*)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(*il lit encore.*)
C'est bien dit: oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchants je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusements, les spectacles, les belles.
(*il se leve.*)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs;
De se dire en secret, Me voilà sans desirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage;
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage!

Je rougis, qnand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfere,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frere.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait ponr lni.
C'en est trop: ponr jamais j'y renonce anjourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle ent soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et, malgré ses écarts, elle a des sentiments
Qu'on enît pris pour vertu peut-être en d'antres temps:
Mais...

(*il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asyle?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis très résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que vonlez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre pere?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile anx cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde:
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir...
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légere envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah, que vous m'obligez! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh! eh!...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit... Mon dieu, je vous les laisse.
Vous voulez bien encore en être embarrassé?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très juste et très bon; mais il est inutile:
La maison est à vous; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet bonneur me serait bien utile et bien doux;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux: mais l'honneur a ses droits;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice:
Sortez de la maison, et rendez-vous justice?
Cela n'est-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger

A la faire sortir devrait vons engager.
Sachez que votre frere entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandalenx commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait snr moi!

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pn jamais la deviner sans vous.
Les vilains!... Grace au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'en snis en colere
Ponr l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détonrner loin de nons ce scandale impudent,
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que vent la bienséance.
Nous avons concerté qne de cette maison
Vous feriez, pour un tiers, une donation,
Un acte bien secret qne je pourrais vons rendre.
Armé de cet écrit, je puis tont entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages,
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet

Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante:
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(*il leve son genou.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ, *en signant.*

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier:
Il est dans sa maison de doctes assemblées,

Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savants pleins de grec, de brillants orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pêtris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate;
Je suis Alcibiade : ah! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savants, et vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre :
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AÎNÉ.

NINON, *à Gourville l'aîné.*

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cede au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très bien à la philosophie;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais!... j'espere...
Que ce n'est pas avec des frippons.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Des docteurs très savants.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez; c'est fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur:
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincere,
La cause est en effet son méchant caractere.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais; vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,

Endurci, grangrené, méchant... au mal porté;
Faux... avec fausseté; ses allures secretes,
Sombres...

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithetes.

M. GARANT.

Il ne peut vons souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger...
Vous en riez?

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir;
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfants à guider la jeunesse:

L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord:
De notre ami défunt c'était le coffre-fort;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit: la dame qui régente,
Madame Esther, vous garde une amitié constante;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous prodnisant en cour.

NINON.

A la cour! moi, monsieur! que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons gueres.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,

Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.
(*il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.*)
Je dois avec candeur vous faire une ouverture
Pleine de confiance et d'une amitié pure:
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh, oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance:
Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes sur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.

Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considere
Avec maturité cette sublime affaire...
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits;
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospere
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces desirs puissants;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincere,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur:
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance:
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légere;
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y pense aussi: vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qn'on pourrait m'impnter par envie
Je ne sais qnoi d'injuste, et quelqne hypocrisie.

M. GARANT.

Eh, mon dieu! c'est par là qu'on réussit toujonrs.

NINON.

Oui; la monnaie est fausse, elle a pourtant dn cours.
Que me sont, après tont, les enfants de Gourville?
Rien qne des étrangers à qui je fus ntile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me dontais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

NINON.

Oui, tout cela me pese infiuiment.

M. GARANT.

Vons vous rendez?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tont le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vons me ravissez: je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort;
Mais si vons connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yenx, votre esprit!... qnelles pnissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chere liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!

NINON.

Mon dieu ! finissez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amene un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! et mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-da.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefaisant.*

Ce soir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON.

Quel indigne animal, et quelle ame de boue !
Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.

J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être, sans doute;
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un frippon n'est
qu'un sot.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,

D'autres amants viendront; tu me planteras là:
Des filles de Paris je connais trop l'allure;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs:
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent;
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parents.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talents;
Il est le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et frippon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette fripponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra...
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon dieu, comme en amour on va vîte à présent!
Je ne l'aurais pas cru: car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps: on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frere?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastere;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'esperes.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu

Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause:
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas!

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;
Tenons la chambre propre: allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déja maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystere,
A dit à son cocher... Cocher, chez le notaire.
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête
Ce soir de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons: plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,

Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, *dans le fond.*

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, né sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit...

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ *s'assied.*

Je ne puis me tenir: ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(*ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.*)

LISETTE.

Mon dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages:
j'y vais; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table:
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jusqu'à présent
La chose est très commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie:
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente:
Il sort, je reste seul; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle: il est tard:
Je vous proposerais de dîner tête à tête;
Mais je vous ennuierais... J'accepte cette fête:
Le repas était propre et très bien ordonné;
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! oui · ce vin grec la rendait plus jolie;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs:
Je l'entendais parler, je la voyais sourire
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons: monsieur Anbert arrive;
Madame Aubert s'enfuit éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très fâchenx:
Il m'applique un soufflet; je suis assez colere,
J'en rends deux sur-le-champ: nous nous roulons par terre;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait;
Et j'entendais de loin madame qui riait...
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlete?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissants et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;

Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier, et la rue:
On crie, on nous sépare; un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin:
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh, madame est très bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frere, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCENE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, *tout essoufflé.*

Ah, mon frere! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

LE JEUNE GOURVILLE, *à Lisette, à part.*

Ma chere amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frere, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frere, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Lisette à part.*)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie;
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très excusable.
(*allant à Lisette.*)
Lisette, à mon secours!

PICARD.

Eh, mon dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous: qu'a-t-on donc fait ici?
(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ, *sur le devant.*

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(*à Lisette, il lui parle à l'oreille.*)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais; comptez sur moi.

LE JEUNE GOURVILLE, *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le pere et la mere.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi! son pere et sa mere ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte.

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
(*revenant à Gourville l'aîné.*)
De grace, mon cher frere, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias!

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frere, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidele,
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.
(*il sort.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frere est un bon cœur, il oublie aisément;
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCENE IV.

GOURVILLE L'AÎNÉ, L'AVOCAT PLACET, *en robe.*

L'AVOCAT PLACET, *toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.*

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, monsieur Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie;
Je les révere tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa fripponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause....

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement,
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant ;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui, moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même ; et votre procédure
Par madame sa mere est remise en mes mains:
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour et tous vos beaux mysteres,
Colorés d'un vernis de maximes austeres;
A nos yeux clair-voyants le poison s'est montré.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle!

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas ;
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! c'est une coquine ; et je ferai serment

Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les serments coûtent peu, monsieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infâmes visites,
Le viol dont par-tout vous êtes accusé,
Un mari trop bénin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractere.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel!

L'AVOCAT PLACET.

Poursuivons... vous connaissez la mere?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc?

L'AVOCAT PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre par fois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légere envie
D'elle ni de sa fille, et très peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée:
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien;

Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupnles :
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets-doux ;
Qne tont ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte et vous et vos billets !
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche ;
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les lois sauront punir ces excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(*il sort.*)

SCENE V.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu :
Je joue et je perds tout ; certaine Aubert maudite

M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine : en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frere est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE L'AÎNÉ, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc?

PICARD.

Une mere affligée
Qui vient redemander une fille outragée...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Madame Aubert la mere?

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chere enfant que sa femme demande:
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur;
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés:
Déja l'on verbalise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh bien, que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie;
Je renonce à jamais à la théologie:
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux frippon...

LISETTE.

Ah, la femme est si faible!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est très vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappants le montrent chaque jour:
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumieres;

J'en sais autant que vous sur ces grandes matieres:
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette;
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguilliere!

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guere:
Mais on voit des marchés non moins extravagants,
Et Paris est rempli de ces évènements.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie:
Tout passe et tout renaît; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chere!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frere,
De l'avocat Placet, et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frere aîné causé tant de tourment;

Mais il faut bien un peu décrasser un pédant:
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe;
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon! tout s'appaisera;
Car enfin tout s'appaise: un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de pere;
Et plus en ce moment sa femme est en colere,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCENE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *poursuivi par* MADAME AGNANT, M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *courant.*

Au secours!

MADAME AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant!

M. AGNANT, *courant après madame Agnant.*

Qu'on l'arrête!

L'AVOCAT PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur!

(*ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'ai le nez cassé!

MADAME AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme,
Es-tu morte en effet?

MADAME AGNANT, *à Gourville l'aîné.*

Non.... Séducteur infâme,

Tu m'enleves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mere encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, madame, pardon!

MADAME AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés!

MADAME AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'etranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

MADAME AGNANT. (*au jeune Gourville.*

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous.... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers: tu parais un très bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frere;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable;
J'en boirai volontiers, en ayant bu déja:
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.
(*il s'assied auprès de la table.*)

MADAME AGNANT.

Je n'ai rien à peser; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(*ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez,
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

MADAME AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu!

LE JEUNE GOURVILLE, *à part, à son frere.*

Mon frere, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses prejugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, *prenant madame Agnant à part.*

Madame, vous savez combien je suis sincere.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frere en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, *à son frere.*

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaisant visage!

MADAME AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis...

LE JEUNE GOURVILLE, *faisant signe à son frere.*

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les ames.
(*il tire des lettres de dessous sa robe.*)

LE JEUNE GOURVILLE, *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*il met les lettres dans sa poche; madame Agnant se jette dessus et en prend une.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

MADAME AGNANT, *à Gourville l'aîné.*

Frippon,
Nieras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignements dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

MADAME AGNANT, *prenant des lunettes.*

Ecoute.... « La vertu que je veux vous montrer
« Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
« Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide »...
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE GOURVILLE, *versant à boire à M. Agnant.*

Voisin.

M. AGNANT.

De la vertu!

LE JEUNE GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(*à madame Agnant.*)
Madame, goûtez-en.

MADAME AGNANT, *ayant bu.*

Peste! il est admirable!

LE JEUNE GOURVILLE, *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table;
On vous porte un quartant dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE GOURVILLE, *à l'avocat Placet.*

Et vous?

L'AVOCAT PLACET *boit un coup.*

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE GOURVILLE *en présente à son frere.*

Vous, mon frere.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux;
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux;
Après tant de chagrins et de tracasserie

C'est une cruauté que la plaisanterie ;
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.
(*à madame Agnant.*)
Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour ;
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

MADAME AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment :
Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;
Et dans sa poche même il a ma signature ;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant
Il me rendra justice.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme.

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

MADAME AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, *en buvant et le regardant ensuite fixement.*

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous :
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très charitablement, des filles et des meres.

MADAME AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur ; elle pense, et n'est plus une enfant ;
Vous l'avez soufflетée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, *toujours assis, et le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme ; et franchement
Vous deviez avec elle agir moins durement :
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant,
Il revient ; parlez-lui, mon frere, et promptement :
Sur tous les marguilliers on sait votre influence ;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader ! eh quoi ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mere.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

MADAME AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien...

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(*il sort.*)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE JEUNE GOURVILLE, *prenant par la main* MONSIEUR ET MADAME AGNANT, *et se mettant entre eux.*

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frere;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

MADAME AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrere
Qui prend, sans respecter son grave caractere,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... fi! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche:
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, *toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens?

L'AVOCAT PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains: j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frere a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissention;

Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

MADAME AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujonrs raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destiu fatal
Vous voyez que mon frere a seul fait tout le mal;
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte:
Madame, c'est à moi de réparer sa faute;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucnn desir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

MADAME AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien; un cadet de basse-Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs qne m'a laissés mon pere;
Monsienr Garant lui-même en est dépositaire.

MADAME AGNANT.

Cent mille francs! grand dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mere attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

MADAME AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Sans doute ; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

MADAME AGNANT, *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher !

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !
Ah ! ça me plaît.

MADAME AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même !

MADAME AGNANT.

Ils ne le seront plus.

(*elle le pousse.*)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

MADAME AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon soir.

MADAME AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet sort.*)

SCENE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Mais que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystere?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Etait entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

MADAME AGNANT.

Tout de même: et ma fille? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle revieudra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

MADAME AGNANT.

Ça n'arrivera plus... C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très certainement;
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mere,
Pour remettre en vos bras une fille si chere.
(il fait un pas pour sortir.)

MADAME AGNANT, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

MADAME AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

MADAME AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter... va, mon fils... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

MADAME AGNANT.

Tu réponds d'elle?

LE JEUNE GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh, oui! tout comme de moi-même.

MADAME AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! mon dieu, comme je l'aime!

SCENE V.

M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

MADAME AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ; c'est une dégourdie
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

MADAME AGNANT.

Je voudrais l'égaler ;
Mais sitôt qu'elle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires ;
Une bonne caboche !

MADAME AGNANT.

On dit que les deux freres
Lui doivent ce qu'ils sont : comment ? cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans ;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, MADAME AGNANT, M. GARANT.

MADAME AGNANT.

Eh bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chere voisine, et le ciel l'a voulu.

MADAME AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement ; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

MADAME AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La répntation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre sa richesse à tons les deux commune,
Elle ponrra me faire une grande fortune.

MADAME AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens, des patrons, du crédit !
Quels discours !

MADAME AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille ;
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

MADAME AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

MADAME AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai?

M. GARANT.

Très vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu tonché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

MADAME AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blotie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

MADAME AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jenne étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour à tour les filles du Marais;
Il leur fait des serments d'éponser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux meres
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frere et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

MADAME AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

MADAME AGNANT.

Mon dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

MADAME AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

MADAME AGNANT.

Les deux freres, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les frippons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux freres
J'ai craint, je l'avouerai, les méchants caracteres.

MADAME AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison n'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

MADAME AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vîte après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geste d'un homme ivre.*

Ma femme, il est bien plat.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, madame, quel train! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi, ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant
Si j'avais eu pour mere une madame Agnant:
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie:
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois

Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agréments, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la premiere fois son maintien me surprit,
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très sots parents
La visite importune et les plats compliments;
Sa mere m'excéda par droit de voisinage:
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chere belle-mere,
On la voit rarement, encor moins le beau-pere.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amants faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfants, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien:
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zele extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrieme;
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin: tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable
Il ne lui manqua rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir:
Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui;
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être; il promet et je donne :
Prends cinquante louis pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(*en montrant la bourse.*)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... et que je ne desire
Rien plus... sinon qu'il dure... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés... Mais aide-moi donc, toi;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule

Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh, oui!... Mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'appaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage,
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frere?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractere à nos yeux se montrants.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître;
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.*

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frere m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolents, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;
Et ces autres frippons, n'ayant ni feu ni lieu,

Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu,
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur, et de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déja dans votre esprit succede à la rudesse;
Je vous vois dans le train de la conversion :
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chere?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considere
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et sur-tout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire :
Allez, croyez sur-tout qu'il était nécessaire

Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différents de moi:
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, *amenant M. et madame* AGNANT, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

MADAME AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh, mon dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

MADAME AGNANT.

Est-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! soyez très sûre
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

MADAME AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps:
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

MADAME AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; et quand j'aurai crié
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

MADAME AGNANT.

Ah! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

MONSIEUR ET MADAME AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espere
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

MADAME AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend et chacun se marie.
(à Gourville l'aîné.
Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

(à Ninon.)
J'y suis bien neuf encore.... A tout ce grand mystere
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Sanrait arranger tout.

MADAME AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS, M. GARANT, *après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre; les domestiques derriere.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesnre et poids, d'nne maniere sage,
Selon toutes les lois, la coutume, et l'usage.
(*à madame Agnant.*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez..... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble; ils seront enchantés
De votre prud'hommie et de vos loyantés.
Sans doute ce contrat porte en gros caracteres

Les deux cents mille francs qui sont pour les deux freres.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

MADAME AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille aussi! Sortons de ce franc coupe-gorge,
(*montrant le jeune Gourville.*)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts:
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, *arrêtant M. et madame Agnant, et les ramenant tous deux par la main.*

Mon dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaiement.

NINON, *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer:

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah, vraiment! je n'ai garde.

MADAME AGNANT, *à M. Agnant.*

Que disent-ils de nous?

NINON, *à M. Garant.*

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentiments, et quelles sont mes vues.

MADAME AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, *à madame Agnant.*

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

MADAME AGNANT.

Oui; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

MADAME AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, *faisant la révérence à la compagnie.*

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfants auxquels il appartient ;
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent;
C'est un crime effroyable et que les lois punissent.
(*à M. Garant.*)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en regle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

MADAME AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,

Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres personnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un frippon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon dieu, non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus;
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez; voilà, je pense, un testament fort sage:
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien:
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour!

MADAME AGNANT.

La brave femme!

NINON, *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagements,
Une plus digne épouse, et d'autres testaments.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, *à madame Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

MADAME AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui faisant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons là ce maraud.

LE JEUNE GOURVILLE, *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

MADAME AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

MADAME AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur, et de sagesse?

FIN DU DÉPOSITAIRE.

LE BARON D'OTRANTE,

ÓPERA BUFFA

EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

LE BARON D'OTRANTE.
IRENE.
UNE GOUVERNANTE.
ABDALA, corsaire turc.
CONSEILLERS PRIVÉS du baron.
HOBEREAUX et FILLES d'Otrante.
TROUPE DE TURCS.

La scene est dans le château du baron.

LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

(*le théâtre représente un salon magnifique.*)

LE BARON *seul, en robe de chambre, couché sur un lit de repos.*

(*il chante.*) Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(*il se leve et se regarde au miroir.*)
On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre desir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir

SCENE II.

LE BARON, UN CONSEILLER PRIVÉ *en grande perruque, en habit feuille-morte et en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *et de* FILLES *d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

Monseigneur, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie:
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(*on habille monseigneur.*)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillants...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage;
Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens;
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux musulmans,
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblants,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles;
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit ; je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé :
Ai-je beaucoup d'argent ?

LE CONSEILLER.

Fort peu ; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats ?

LE CONSEILLER.

Pas un ; mais en disant deux mots
Tous les manants d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galere ?

LE CONSEILLER.

Oui, seigneur ; votre altesse
A des bois, une rade, et quand elle voudra
On fera des vaisseaux : l'Hellespont tremblera ;
Elle sera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux :
Ne vous mêlez de rien, chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant si fortuné, d'où vient donc que je bâille ?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillements sont l'effet d'un grand cœur
Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
Célebre son bonheur ainsi que son pouvoir ;
Et monseigneur, sans doute, aura la complaisance
De prendre du plaisir puisqu'il en veut avoir.
Vous serez harangué ; c'est le premier devoir :
Les spectacles suivront ; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage ;
Les harangues sur-tout ont ce don merveilleux.
O ciel! je vois Irene arriver en ces lieux!
Irene, si matin, vient me rendre visite!
Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
Les harangues pour moi sont des soins superflus :
Ma cousine paraît; je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante*.

Belle Irene, belle cousine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois :
L'amour vole à ta voix;
Tes yeux m'inspirent l'alégresse,
T'on cœur fait mon destin :
Tout m'ennuyait, tout m'intéresse ;

Je commence à goûter du plaisir ce matin.
Mais repondez-moi donc en chansons, belle Irene ;
C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine
Dont ni berger ni roi ne se peut écarter ;
Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.
Vous avez une voix si tendre et si touchante!

IRENE.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante :
Vos conseillers privés prennent tout notre argent ;
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

LE BARON.

Je le suis avec vous, j'y mets toute ma gloire.

IRENE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer :

D'une mollesse indigne il faut vous corriger;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage;
La nonchalance a tout gâté:
On ne vous a donné que des leçons stériles;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conseillers privés...

IRENE.

Seigneur, sont des frippons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaise,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aise.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal; oui, je m'en apperçois;
Et je me sens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris, le vide est dans ma tête;
Mais mon cœur, plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux;
Etant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRENE.

Alors, seigneur, alors, à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.
(*elle chante.*)
Pour jamais je vous chérirai;
De tout mon cœur je chanterai:
Amant charmant, aimez toujours Irene;
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien;
Que le temps affermisse un si tendre lien,
Que le temps redouble ma chaine!
(*tous deux ensemble.*)
Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits

Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
(on entend une grande rumeur et des cris.)

IRENE.

O ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, UN CONSEILLER PRIVÉ.

LE CONSEILLER.

Ah! seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asyle.

LE BARON.

Comment cela? par où sont-ils donc arrivés?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tons côtés, et sont toutes tremblantes.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA GOUVERNANTE, ET LES FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah, madame! les Turcs...

IRENE.

Ah! pauvres innocentes!...
Qu'ont fait ces Turcs mandits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enleve, et tout pille;
On enchaîne à la fois pere, enfant, femme, fille.
Madame!.., entendez-vous les tambours... les clameurs?...

LES TURCS, *derriere le théâtre.*

Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs!

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ABDALA, *suivi de ses Turcs.*

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar.
Basta, basta tout saccagear;
Ma non amazar,
Incatenar,
Bever, violar;
Non amazar.

(*pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un levantis tient le bout.*)

LE BARON, *enchaîné avec deux conseillers en grande perruque.*

Irene, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala!
Tout saccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRENE.

Quoi! ces Turcs si méchants n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames?

ABDALA *chante.*

O bravi corsari,
Spavento di mari,
Andate a partagir,
A bever, a fruir.

A vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
Et tutti li consiglieri.
Tutte le donne son per me;

E'l mio costume,
Tutte le donne son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRENE *au baron qu'on emmene.*

Allez, mon cher cousin; je me flatte, j'espere,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes soins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

Consolons-nous, ma bonne; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs, et, par un goût nouveau,
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron, pour son lot, est reçu muletier.
Ce sont là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là?
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala?

IRENE.

Je n'en ai point encor; mais, si je dois en croire

Certains regards hardis qne du hant de sa gloire
L'impndent, en passant, a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, nn assez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas: je sais qu'Irene est sage.
Mais, madame, un corsaire est nn pen dangereux:
Il paraît volontaire; et le pas est scabreux.

IRENE.

Il a pris sans façon l'appartement du maître:
Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie:
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie, et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles,
Pour leur rendre justice, et pour juger entre elles:
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talents
Par des pas de ballet, des mines, et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête:
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer nn tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déja d'ici ses fifres, ses timbales;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCENE II.

(*Les levantis arrivent, donnant chacun la main à une personne.*)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA *arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main; les demoiselles du château d'Otrante forment un cercle autour de lui.*

ABDALA *chante.*

Su, su, Zitelle tenere;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar:
Mi sentir più grand honore
Di rendir mi a l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.

Su, su, Zitelle tenere, etc.

IRENE *chante cet air tendre et mesuré.*

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé:
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.
Des Amours la tendre mere
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présents les plus beaux.
(*elle parle.*)
Votre mouchoir fait la plus chere envie
De ces beautés de notre baronnie;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter:
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(*Abdala fume sur un canapé: les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irene.*)

ABDALA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato,
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, et men belle,
Aspettino per un' altra volta
La mia sobrana volonta.
(*il fait asseoir Irene à côté de lui.*)
A mio canto Irena stia;
Et tutte le altre via, via.
(*elles s'en vont toutes, en lui faisant la révérence.*)
Bene, bene, sarà per un' altra volta.
Un' altra volta.

SCENE III.

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

Cara Irena, adesso,
Sedete apresso di me.
Amor mi punge e mi consume.
(*il la fait asseoir plus près.*)
Più apresso, più apresso.

IRENE, *à côté d'Abdala, sur le canapé.*

Seigneur, de vos bontés mon ame est pénétrée;
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.
Quand je craignais les Turcs, si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable.
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;
Et, pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALA.

Sì, sì, cara: cenaremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra; senza schiavi; solo con sola; beveremo del vino greco:
E cantaremo, e ci trastullaremo, dirimpetto l'uno a l'altra:
Sì, sì, cara, per dio maccone.

IRENE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grace?

ABDALA.

Parli, parli: farò tutto che vorrete presto, presto.

IRENE.

Seigneur, je suis baronne; et mon pere autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie:
Mon cœur en est encor tellement occupé,
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Commander un quart-d'heure où commandait mon pere,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALA.

Come! nella stalla?

IRENE.

Nella stalla, signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse?

ABDALA.

La signora è matta. Le stalle sono puzzolente; bisognerà più d'un fiasco d'acqua di nanphe per nettarla. Or su andate à vostro piacere, lo concedo: andate, cara, e ritornate.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

ABDALA *chante.*

(*en se frappant le front.*)

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Basta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

(*Le théâtre représente un coin d'écurie.*)

IRENE; LE BARON, *en souquenille, une étrille à la main.*

IRENE *chante.*

Oui, oui, je dois tout espérer;
Tout est prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout espérer;
L'amour vous protege et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité: dans ma grandeur suprême,
J'étais indigne, hélas! du pouvoir souverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,

Je l'en aime encor davantage.
(*elle répete.*)
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour:
Ainsi que mon destin je change en un seul jour;
Irene et mes malheurs éveillent mon courage.
(*à ses vassaux qui paraissent en armes.*)
Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolents
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrete issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître:
Frappez, percez, tuez, jetez par la feuêtre,
Quiconque à ma valeur osera résister.
(*à Irene.*)
Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter:
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'espere ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRENE.

J'y cours; vous m'y verrez: mais que votre tendresse
Ne s'effaronche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses desirs effrontés:
Ce ne sont point, seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous, quand je lui dis que j'aime;
En buvant avec lui, je bois avec vous-même;

En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.
(*elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON, *à ses vassaux.*

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains :
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCENE III.

(*Le théâtre représente une jolie salle à manger.*)

ABDALA, IRENE, *seuls à table, sans domestiques.*

IRENE, *un verre en main, chante.*

Ah ! quel plaisir,
De boire avec son corsaire !
Chaque coup que je bois augmente mon desir
De boire encore, et de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amant :
Ah ! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre !

ABDALA.

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.

Sì, sì, brindisi a te,
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra,
Li Christiani,
Li Musulmani.

Begli occhi scintillate
Al par del vino spumante.
Sì, sì, brindisi a te.
(*tous deux ensemble.*)
Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te, etc.
(*ils dansent ensemble, le verre à la main, en chantant.*)
Sì, sì, brindisi a te, etc.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LE BARON, *armé, et ses suivants, entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

Corsaire, il faut ici danser nne autre danse.

ABDALA, *cherchant son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il est jnste, soldats, qn'on l'enchaîne à son tour:
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jonr.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes levanti, corsaire,

Sont tous mis à la chaîne, et s'en vont en galere.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi:
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance:
Je te rends ton vaisseau; va, pars en diligence:
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.
(*il chante.*)
Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irene.
Peuples heureux, dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contents de la servir:
LE CHOEUR.
Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irene.

FIN DU BARON D'OTRANTE.

LES DEUX TONNEAUX,

ESQUISSE D'UN OPERA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

GLYCERE.

PRESTINE, petite sœur de Glycere.

DAPHNIS.

LE PERE DE DAPHNIS.

LE PERE DE GLYCERE.

GRÉGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de Bacchus.

PHÉBÉ, servante du temple.

TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

La scene est dans un temple consacré à Bacchus.

LES DEUX TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silene, et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel: deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivants de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrse à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.

(*ouverture gaie et vive; reprise douloureuse et terrible.*)

GREGOIRE, TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

GRÉGOIRE *chante.*

Allons, enfants, à qui mieux-mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes:

Mettez-moi cela
là,
Rendez ce buffet
net;
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfants, à qui mieux-mieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes:
Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Eh, doucement, monsieur Grégoire,
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous nous lui rendons gloire:
Nous sommes tous très assidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire.
(*elle chante.*)
Il reviendra: faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GRÉGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GRÉGOIRE.

Va, j'ai bien du souci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,
Et d'unir les amants qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah, j'enrage!

LA SUIVANTE.

Comment! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver:
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne:
Rien de mieux ne peut t'arriver.

J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le monsieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycere
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant !

GRÉGOIRE, *en colere.*

Non, il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire !

GRÉGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau !

GRÉGOIRE.

Qu'il est laid !

LA SUIVANTE.

Très honnête garçon, libéral.

GRÉGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.
Que Grégoire est méchant ! Me dira-t-il encore
Que la fnture est sans beauté ?

GRÉGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycere ; on la fête, on l'adore ;
Dans toute l'Areadie on en est enchanté.

GRÉGOIRE.

Oui... la future... passe... elle est assez jolie ;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycere un mauvais cœur! hélas, c'est la bonté,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence;
C'est la douceur, la patience;
Et de ses mœurs la pureté
Fait taire encor la médisance.
Vous me paraissez dépité:
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle?
Quand du succès on est flatté,
Quand la dame n'est point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité;
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chansons contre elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux.
Recevons bien ces deux époux;
Que le festin soit magnifique.
On boit ici son vin sans eau;
Mais n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GRÉGOIRE.

Comment? que dis-tu là?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GRÉGOIRE.

Petite,
Tremble que ce mystere ici soit révélé;
C'est le secret des dieux, crains qu'on ne le débite:
Aussitôt qu'on en a parlé
Apprends qu'on meurt de mort subite.
Cesse tes discours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et respecte les dieux et les cabaretiers.
(*il chante.*)
Allons, reprenez votre ouvrage;
Servons bien ces heureux amants...

(*à part.*)
Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.
Hâtons ces heureux moments;
Courage, courage:
Cognez, frappez, partez en même temps (*);
Suspendez ces festons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmants ombrages
D'heureuses nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai:
Ils me paieront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux moments;
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'apperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycere
Est toujours à tout la premiere;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déja fleurie;
Elle a précipité ses pas.
La voici... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie?

---

(1) Des suivants pourraient ici faire une espece de basse, en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui serviraient d'ornements.

SCENE II.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Eh, quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet! Nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur et son amant, mon bon-homme de pere,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file, en dansant aux chansons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds;
Mene-moi voir l'autel et monsieur le grand-prêtre.

GRÉGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GRÉGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi!
Toi, prêtre de Bacchus?

GRÉGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien, soit; j'aime autant que ce soit toi qu'un autre

GRÉGOIRE.

Je suis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amants, et je fais leurs repas.
Ces deux charmants ministeres,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espere quelque jour, ma petite Prestine,

Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très volontiers.

GRÉGOIRE et PRESTINE.

DUO.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'est lui qui doit régner.
Du dieu puissant de la liqueur vermeille
Le temple est un cabaret;
Son autel est un buffet.

L'Amour y veille
Avec transport;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raisins de la treille.

GRÉGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vîte... Avancez donc, mon pere, mon bean-pere,
Ma chere sœur, mon cher beau-frere;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave est, dit-on, décent:
Il est noble, il a de la grace;
Mais j'irais plus vivement
Si j'étais à votre place.

SCENE III.

LE PERE *de Glycere et de Prestine*, LE PERE *de Daphnis*, PETITS VIEILLARDS RATATINÉS, *marchant les premiers la canne à la main*, DAPHNIS, *conduisant* GLYCERE et TOUTE LA NOCE, PRESTINE.

GLYCERE, *à Prestine.*

Pardonne, chere sœur, à mes sens éblouis :
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis ;
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire ;
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je te puis dire
C'est que je t'en souhaite autant.

DUO.

LES DEUX PERES.

Oh ! qu'il est doux sur nos vieux ans
De renaître dans sa famille !
Mon fils... ma fille
Raniment mes jours languissants,
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard :
Ils ont grand tort ;
Chacun aspire
A notre sort ;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs ;
Et, dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner;
Ah! vous avez, je pense, assez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le soin de célébrer vos amoureux mysteres?
A Grégoire.

GLYCERE, *effrayée.*

A Grégoire!

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands dieux!
Tout m'est bon, tout m'est précieux;
Tout est égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycere est à moi, le reste est étranger.
Qu'importe qui sonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéresse:
Je ne vois point ces jeux, ce festin solennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel;
Je ne vois rien que la déesse.

QUATUOR.

LE PERE *de Glycere.* LE PERE *de Daphnis.* DAPHNIS, GLYCERE.

Ma fille!... mon cher fils!... Glycere!... tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naissez, brillante aurore,
Naissez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
En tous temps tu regnes sur nous:
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'est là leur folie.

Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert;
Et ce qu'en eux sur-tout je révere et j'admire,
C'est qu'ils chantent par fois sans avoir rien à dire:
Ils nous ont sur-le-champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort;
Et, s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquieme.
Mais on me laisse là; chacun pense à soi-même.
(*elle chante.*)
Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, PHEBE, SUIVANTE.

PHÉBÉ.

Entrez, mes beaux messieurs, entrez, ma belle dame.
(*à Glycere, à part.*)
Ma belle dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai soin; ne crains rien, bonne femme.
(*il lui met une bourse dans la main.*)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmants époux!
Prenez bien garde à vous, madame.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire? elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai
Ah, bon Dieu, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai
Ah, grands dieux, que je chanterai!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DAPHNIS, *conduit par son pere*, GLYCERE *par le sien*, PRESTINE *par personne, et courant par-tout*, GARÇONS DE LA NOCE.

LE PERE *de Daphnis.*

Mes enfants, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Faisons comme faisaient nos très prudents aïeux :
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps ; et les siecles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là... que sera le garçon;
Ici... la fille; ici... moi, du garçon le pere.
(*à Glycere.*)
Là... vous ; et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle et le savoir bien faire.
Mais j'apperçois déja le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte;
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PERE *de Glycere.*

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, GRÉGOIRE, *suivi des ministres de Bacchus.*

(*les deux amants mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.*)

GRÉGOIRE *au milieu, vêtu en grand sacrificateur.*

Futur, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très bien venus.
D'abord, avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites sont d'aimer; quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher et si durable!
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractere ineffaçable.
Hélas! si vous voulez, ma bouche en fera cent,
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie:
Ils seront tous pour mon amant.

GRÉGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colere!
Dieux, qu'ils seront punis!... Buvez, belle Glycere,
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après:
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, nos peres buvaient dans leurs cérémonies;
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui:
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies:
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux;
Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux:
J'en cherche la raison; d'où vient cela, compere?

LE PERE *de Glycere.*

Mais... cela vient... du temps. Je suis tout sérieux,
Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.
Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchants:
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aise respire;
Et quand nous marions nos aimables enfants,
Je vois qu'on est heureux sans rire.

(*Grégoire présente une petite coupe à Daphnis et une autre à Glycere.*)

GRÉGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi! vous frémissez!
(*à Daphnis.*)
Çà, jurez à présent; vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS *chante en récitatif mesuré, noble, et tendre.*

Je jure par les dieux, et sur-tout par Glycere,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu regnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycere.
(*symphonie.*)
(*Daphnis continue.*)
Descends, Bacchus, en ces beaux lieux;

Des Amours amene la mere ;
Amene avec toi tous les dieux ;
Ils pourront brûler pour Glycere.
Je ne serai point jaloux d'eux ;
Son cœur me préfere,
Me préfere, me préfere aux dieux :

GRÉGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycere, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCERE *chante*.

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot ;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon pere, oui mon pere,
J'aimerais mieux en enfer
Epouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colere ;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbere,
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux !

LES DEUX PERES, *ensemble*.

Ah, ma fille !

PRESTINE.

Ah, ma sœur !

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycere ?

GLYCERE, *reculant*.

Ah, l'horreur.

Ote-toi de mes yeux; ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'est donc tout de bon?

GLYCERE.

Retire-toi, te dis-je;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'est-il arrivé? Dieux puissants, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCERE.

Je ne puis te souffrir: je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PERE *de Daphnis*.

Ciel! quelle extravagance!

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennnis?
As-tn vonln jouir de ma douleur profonde?

GLYCERE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis:
Pour être loin de toi j'irais au bont dù monde.
(*elle sort.*)

QUATUOR.

LES DEUX PERES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tont confondn... Je frémis... Je me meurs!
(*tous ensemble.*)
Quel changement! qnelles alarmes!
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes?

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus; conlez, coulez, mes pleurs.
(*tous ensemble.*)
Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GRÉGOIRE *chante seul.*

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes :
Il faut en faire autant.
(*il s'en va.*)

SCENE III.

LE PERE *de Daphnis*, LE PERE *de Glycere*, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE *de Daphnis à celui de Glycere.*

Ecoutez ; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des sorciers, et des métempsycoses.
Le dieu que je révere, et qui regne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles ;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu ; de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :
Elle est folle, il est vrai ; mais, dieu merci, tout passe :
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin...
Elle te r'aimera ; tu rentreras en grace
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

PRESTINE.

Mon pere, vous avez beaucoup d'expérience,
Vous raisonnez on ne peut mieux :
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse
Qui d'une voix mystérieuse

A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux,
Qnand on vous mariera, prenez bien garde à vous.
J'avais fait peu de cas d'nne telle parole;
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit (toujours en raisonnant):
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin: il pourchassa Glycere,
Il n'en eut qu'un refns; il doit être en colere.
Il est devenn grand seignenr:
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il est quelque valenr
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PERE *de Glycere.*

Cette fille ira loin.

LE PERE *de Daphnis.*

Ce sera quelqne jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin
De punir ici cet infâme;
A ce monstre ennemi je venx arracher l'ame.
Laissez-moi.

LE PERE *de Glycere.*

Qui l'eût crn qu'un jour si fortnné
A tant de maux fût destiné?

LE PERE *de Daphnis.*

Hélas! j'en ai tant vu dans le conrs de ma vie!
De tons les temps passés l'histoire en est remplie.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, GREGOIRE, *revenant dans son premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur! ô transports jaloux!
Holà! hé! monsieur le grand-prêtre,
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GRÉGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe, et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'est moi; me connais-tu?

GRÉGOIRE.

Qui, toi? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main; je vais t'assommer, traître!
Je vais t'exterminer, frippon!

GRÉGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place!

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus;
Il faut punir ta lâche audace:
Indigne suppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GRÉGOIRE.

Eh! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre:
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas;
Mais c'est toi qui me l'as ravie;

C'est toi qui l'as changée, et presqne dans mes bras :
Elle m'aimait plus que sa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin ;
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée ;
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée ;
Tes pareils dès long-temps sont des empoisonneurs.

GRÉGOIRE.

Quoi ! ta femme te hait !

DAPHNIS.

Oui, perfide ! à la rage.

GRÉGOIRE.

Eh mais, c'est quelqnefois un frnit dn mariage ;
Tn peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi senl as tont fait :
Tn mets à mon bonheur nn invincible obstacle.

GRÉGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

GRÉGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révere,
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colere ;
Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plns mon bel habit.

Appaise-toi, rengaîne... Eh bien, je te promets

Qu'aujourd'hui ta Glycere, en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel! est-il bien vrai? mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GRÉGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

GRÉGOIRE. DAPHNIS.

DUO.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera mon injure.
On m'en fera;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment;
La gironette de son ame
Tourne, tourne... au moindre vent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LES DEUX PERES, GLYCERE, PRESTINE.

LE PERE *de Glycere.*

Oui, c'était des vapeurs; c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien:
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien...
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.
Oh! que cela t'a fait de bien!

LE PERE *de Daphnis.*

Ces especes de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps saisie;
Quand son mal lui prenait c'était un vrai démon.

LE PERE *de Glycere.*

Ma femme aussi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives...

LE PERE *de Glycere.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait, *Je te hais*, d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grace au ciel tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCERE, *se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé? qu'ai-je fait? qu'ai-je dit?
A l'amant que j'adore anrais-je pu déplaire?
Hélas! j'aurais perdu l'esprit!
L'amonr fit mon hymen; mon cœur s'en applaudit:
Vous le savez, grands dieux, si ce cœur est sincere.
Mais dès le second coup de viu
Qu'à cet autel on m'a fait boire
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire;
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé? ne l'avez-vous point vu?

LE PERE *de Daphnis.*

Il arrive.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DAPHNIS.

LE PERE *de Daphnis.*

En effet je vois snr son visage
Je ne sais qnoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCERE *chante.*

Cher amant, vole dans mes bras:
Dieu de mes sens, dien de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme...
Ah, ah, ah! cher époux, ne te détourne pas;
Tes yenx sont-ils fixés sur mes yenx pleins de larmes?
Ton cœur répond-il à mon cœur?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes?
Sens-tu l'excès de mon bonheur?

(*à cette musique tendre succede une symphonie impérieuse et d'un caractere terrible.*)

DAPHNIS, *au pere de Glycere.*
(*il chante.*)

Ecoute, malheureux beau-pere,
Tu m'as donné pour femme une mégere;
Dès qu'on la voit on s'enfuit;
Sa laideur la rend plus fiere;
Elle est fausse, elle est tracassiere;
Et, pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.
Je fus assez sot pour la prendre;
Je viens la rendre:
Ma sottise finit..
Le mariage
Est heureux et sage
Quand le divorce le suit.

TRIO.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

O ciel! ô juste ciel! en voilà bien d'un autre.
Ah! quelle douleur est la nôtre!

DAPHNIS.

Beau-pere, pour jamais je renonce à la voir;
Je m'en vais voyager loin d'elle... Adieu... Bon soir.
(*il sort.*)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycere.*

Quel démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas! ils sont tous fous:
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir, c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune

Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCERE.

Ah ! j'en mourrai, mon pere.

LES DEUX PERES.

Ah ! tout me désespere.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles desirs !
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

Réjouissez-vous tous.

GLYCERE, *qui s'est laissée tomber sur un lit de gazon, se retournant.*

Ah ! ma sœur, je suis morte !
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon pere et moi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'est bien prendre son temps, ma foi !
Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta maniere ?

PRESTINE.

Je suis gaie et sensée, et je sais votre affaire ;
Soyez tous bien contents.

LE PERE *de Daphnis.*

Ah, méchant petit cœur !

Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire;
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycere est languissante sur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,
Si de nous consoler tu donnes des raisons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCERE.

Hélas! quel intérêt mon cœur put-il y prendre?
L'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie:
L'un est vaste et profond; la tonne de Cîteaux
N'est qu'une pinte auprès, mais il est plein de lie;
Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la secrete antipathie:

C'est celui que l'on donne, hélas! à tant d'époux,
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.
L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour;
Il est petit... petit... on en est fort avare;
De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCERE.

Ah! de celui d'amour je n'avais pas besoin;
J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.
Temple affreux! coupe horrible! Ah, Grégoire! ah,
le traître!
Qu'il a pris un funeste soin!

LE PERE *de Glycere.*

D'où sais-tu tout cela?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés;
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh! lisez moins, mon pere,
Et laissez-moi parler... Dès que j'ai su le fait
Au bon vin de l'amour j'ai bien vîte en secret
Couru tourner le robinet;
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycere:
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre; il va venir. Il rosse

Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi, qui suis un peu précoce,
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré,
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chere sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'alégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma sœur.. Mon fils.. Mon amant.. Ma maîtresse..
Aimons-nous, bénissons les dieux:
Deux amants brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

FIN DES DEUX TONNEAUX.

LES GUEBRES,

OU

LA TOLÉRANCE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Non représentée.

PRÉFACE

DES EDITEURS DE LA PREMIERE EDITION.

Le poëme dramatique, intitulé les Guebres, était originairement une tragédie chrétienne ; mais après les tragédies de S. Genest, de Polyeucte, de Théodore, de Gabinie, et de tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté, et que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la religion chrétienne de la mettre trop souvent sur un théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques magistrats éclairés qu'il substitua les Parsis ou Guebres aux chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra qu'en effet les Guebres n'adoraient qu'un seul dieu, qu'ils furent persécutés comme les chrétiens depuis Dioclétien, et qu'ils ont dû dire à-peu-près pour leur défense tout ce que les chrétiens disaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la piece que ce que fit Constantin à son avènement, lorsqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, jusque là presque toujours défendu ou à peine toléré.

M..... en composant cet ouvrage n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les lois, l'obéissance des sujets aux souverains, l'équité et l'indulgence des souverains pour leurs sujets.

Si les prêtres des faux dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette piece, l'empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministere reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et son frere qui en est le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence et la justice de César en font des sujets fideles et attachés pour jamais à sa personne.

Enfin la morale la plus pure et la félicité publique sont l'objet et le résultat de cette piece. C'est ainsi qu'en jugerent des hommes d'état élevés à des postes considérables; et c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'auteur de ne la point exposer au théâtre, et de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales et plus dignes des regards du public, soit de M. du Belloy, soit de M. le Mierre, ou de quelques autres auteurs célebres. L'auteur de la Tolérance n'osa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talents qu'il sentait supérieurs aux sieus; il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contre eux; et il supprima même son ouvrage, que nous présentons aujourd'hui aux gens de lettres : car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres; ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement et le goût du public. Nous n'entendons pas seulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés qui ont fait une

étude approfondie de la littérature, « qui vitam excoluere per artes » : ce sont eux que le grand Virgile place dans les champs élysées parmi les ombres heureuses, parceque la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes et plus pures.

Enfin nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poésie, que l'esprit de dissertation et de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talents qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

à l'occasion de la tragédie des Guebres.

On tronvera dans cette nonvelle édition de la tragédie des Gnebres, exactement corrigée, beanconp de morceanx qui n'étaient point dans les premieres. Cette piece n'est pas une tragédie ordinaire dont le senl bnt soit d'occuper pendant nne henre le loisir des spectateurs, et dont le seul mérite soit d'arracher, avec le seconrs d'nne actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'anteur n'a point cherché de vains applandissements, qu'on a si souvent prodignés snr les théâtres aux plns manvais onvrages encore plus qu'anx meilleurs.

Il a seulement vonln employer un faible talent à inspirer, autant qu'il est en lui, le respect ponr les lois, la charité nniverselle, l'hnmanité, l'indulgence, la tolérance : c'est ce qn'on a déja remarqné dans les préfaces qui ont parn à la tête de cet ouvrage dramatiqne.

Ponr mienx parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertns nécessaires à tonte société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder snr la scene uu jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son pere, des officiers, dont l'un commande dans une petite place frontiere, et dont

l'antre est lientenant dans la compagnie de son frere; enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qni se rapprochent plns de la natnre, et la simplicité du style qui leur convient, ont parn devoir faire plus d'impression, et mienx concourir au but proposé que des princes amourenx et des princesses passionnées : les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qni ne se passent qn'entre des sonverains, et qui sont de pen d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette piece, mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni ponr étaler son pouvoir en vers ampoulés : il ne vient qu'à la fin de la tragédie, et c'est ponr prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette henrense catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'emperenr Gratien, dont les prédécesseurs avaient long-temps persécuté une secte persane, et même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens et anx sectaires de Perse la liberté de conscience par nn édit solennel. C'est la senle action glorieuse de son regne. Le vaillant et sage Dioclétien se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entieres. La premiere chose que fit Constantin, après avoir vaincn Maxence, fut de renonveler le fameux édit de liberté de conscience, porté par l'emperenr Gallien en favenr des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée an christianisme qni était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on sait, l'auteur de la mettre sur le théâtre : il donna la piece sous le

nom des Guebres. S'il l'avait présentée sous le titre des chrétiens, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le S. Genest de Rotrou, le S. Polyeucte, et la Ste. Théodore, vierge et martyre, de Pierre Corneille, le S. Alexis de des Fontaines, la Ste. Gabinie de Brueys, et plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins rafiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractere.

On applaudit sur le théâtre ces vers de Marcele dans la tragédie de S. Genest, jouée en 1647, longtemps après Polyeucte.

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
D'un imposteur, d'un fourbe, et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorants et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfants, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
Des gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumiere importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possedent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de S. Genest.

Si mépriser leurs dieux c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidele,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.

Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre
Seront puissants au ciel comme on les croit en terre,
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un dieu dont la créance y passe pour erreur:
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfants, et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de S. Polyeucte le zele avec lequel il court renverser les vases sacrés et briser les statues des dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui; on ne s'apperçut pas que l'action de Polyeucte est injuste et téméraire; pen de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfants et des femmes! Ce n'est que depuis pen qu'on a vu combien la témérité de Polyeucte est insensée et coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un païen a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison, les bienséances, la nature, et le christianisme même: les conversions subites de Pauline et même du lâche Felix ont trouvé des censeurs, qui, en admirant les belles scenes de cette piece, se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se soutenir sur-tout (et c'est là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et auguste, souvent sublime; c'est là ce qui n'a été donné qu'à Racine, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des censeurs. On connaît l'épigramme de Fontenelle, qui finit par ces mauvais vers :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand Racine, que, si l'on en croit l'historien du théâtre français, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute de lire un acte d'Athalie, comme dans la société de Boileau, de Furetiere, de Chapelle, on avait imposé la pénitence de lire une page de la Pucelle de Chapelain : c'est sur quoi l'écrivain du siecle de Louis XIV dit, à l'article Racine : « L'or est confondu avec « la boue pendant la vie des artistes, et la mort les « sépare. »

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugements sont souvent absurdes, com-

bien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non seulement Athalie fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours Alcibiade, pour qui

. . . . . La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le Comte d'Essex, qui dit en rendant son épée:

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine Elisabeth, amoureuse comme une fille de quinze ans à l'âge de soixante et huit; les loges s'extasiaient quand elle disait:

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espere?
Ce qu'il faut qu'il espere! et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, et de pleurer?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue; mais pour Athalie, il n'en était pas question, elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parceque cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parceque l'âge du petit Joas et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits.

Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à-peu-près comme des bourgeois de la rue S.-Denys jugent les campagnes des maréchaux de Turenne et de Saxe.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées et patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit français, soit étrangers : ils ont trouvé Joad beaucoup plus condamnable que ne l'était Grégoire VII quand il eut l'audace de déposer son empereur Henri IV, de le persécuter jusqu'à la mort, et de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec mylord Cornsburi au sortir d'une représentation d'Athalie.

Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife Joad; comment! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance! la trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, et qu'il lui donnera cet or! la faire ensuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-chevaux sans forme de procès! Une reine! une femme! quelle horreur! Encore si Joad avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! mais il n'en a aucun. Athalie est une

grand'mere de près de cent ans; le jeune Joas est son petit-fils, son unique héritier; elle n'a plus de parents, son intérêt est de l'élever et de lui laisser la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever Joas chez elle pour s'en défaire; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique Joad assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la piece), lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion:

Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!

Je fus très content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce Joad; je m'intéressais vivement à Athalie; je disais d'après vous-même: « Je pleure hélas! de la pauvre Athalie si méchamment mise à mort par Joad ».

Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très imprudemment contre la reine? pourquoi la trahit-il? pourquoi l'égorge-t-il? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit Joas; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant dont il est le maître?

Ce n'est pas tout; il veut qu'on extermine ses

concitoyens, « qn'on se baigne dans leur sang sans horrenr »; il dit à ses prêtres:

Frappez et Tyriens, et même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boncherie? c'est qne les uns adorent Dieu sous le nom phénicien d'Adonaï, les autres sous le nom chaldéen de Baal ou Bel. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parents, comme il l'ordonne? Qnoi! parceque Racine est janséniste, il veut qn'on fasse une Saint-Barthelemi des hérétiques!

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat et les fureurs de Joad, que les livres jnifs, que toute la terre sait être inspirés de Dien, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusienrs de mes compatriotes qui regardent du même œil Joad et Cromwel : ils disent que l'nn et l'antre se servirent de la religion ponr faire monrir leurs monarqnes. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient qne le prêtre Joad n'avait pas plus de droit d'assassiner Athalie que votre jacobin Clément n'en avait d'assassiner Henri III.

On n'a jamais joué Athalie chez nons; je m'imagine qne c'est parcequ'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est pent-être, lui répondis-je, parcequ'on ne tue qu'une senle reine dans cette piece; il en faut des douzaines aux Anglais, avec autant de spectres

Non, croyez-moi, me répliqua-t-il, si on ne joue point Athalie à Londres, c'est qu'il n'y a point as-

sez d'action pour nous; c'est que tout s'y passe en longs discours; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que Josabet et Mathan sont des personnages peu agissants; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action, et d'évènements variés: les autres nations nous blâment; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre maniere? En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune Eliacin en long habit de lin, et le petit Zacharie, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, et fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette piece jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'Athalie fasse tuer le petit Joas; elle n'en a nulle envie, « elle veut l'élever comme son propre fils ». Il faut avouer que le grand-prêtre, par ses manœuvres et par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvoit-il s'assurer que le petit Joas ne seroit pas égorgé dans le tumulte?

En un mot ce qui peut être bon pour une nation

pent être fort insipide pour un autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que Joas fait à la reine quand elle lui dit:

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants dieux.

Le petit Juif lui répond:

Il faut craindre le mien ;
Lui seul est dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même s'il avait été élevé dans le culte de Baal par Mathan? Cette réponse ne signifie autre chose sinon, J'ai raison, et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de Racine dans Athalie, et je trouve avec vous que le fanatique Joad est d'un très dangereux exemple.

Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner le goût de vos Anglais; chaque peuple a son caractere: ce n'est point pour le roi Guillaume que Racine fit son Athalie; c'est pour madame de Maintenon et pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit Joas: ils raisonnent; mais les Français sentent : il faut plaire à sa nation; et quiconque n'a point avec le temps de réputation chez soi n'en a jamais ailleurs. Racine prévit bien l'effet que sa piece devait faire sur notre théâtre; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admi-

rable ; qne la présence de cet enfant et les discours tonchants de Joad, qui lui sert de pere, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qn'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier; je sais qn'elle a un intérêt pressant à l'élever anprès d'elle, qu'il doit lui servir de sauve-garde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre : mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité anx yeux ; il la déguise, il inspire de l'horreur ponr Athalie, qu'il représente comme ayant égorgé tons ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il snppose que Joas a échappé au carnage; dès lors le spectateur est alarmé et attendri. Un vrai poëte, tel que Racine, est, si je l'ose dire, comme nn dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qni donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poëte qni tourne comme il veut nos idées et nos passions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec mylord Cornsburi, l'un des meilleurs esprits qu'ait produits la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des Gnebres, que je suis bien loin de comparer à l'Athalie ponr la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, ponr la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser, celni d'être fondée sur une religion qni était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme

on sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'Israël, de David, de Salomon, de Juda, de Benjamin, impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la piece tous les prodiges sacrés dont Dieu houora son peuple juif sous les descendants de David ; Achab puni, les chiens qui lechent son sang, suivant la prédiction d'Elie, et suivant le psaume 67 : *Les chiens lécheront leur sang...*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cents cinquante prophetes du roi Achab qu'ils sont de faux prophetes en faisant consommer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel ; et il fait égorger les quatre cents cinquante prophetes qui n'ont pu opérer un pareil miracle : tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'Athalie dès la premiere scene. Le pontife Joad lui-même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la piece depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des Guebres ne peut être appuyée par ces secours divins : il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur et de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux ; la seule nature parle dans la piece. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure et si touchante qu'elle a trouvé grace devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre ponvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages et vertueuses, on couvient qne c'est celui-ci. Il n'y a point de sonverain à qui la terre entiere n'applandît avec transport, si on lui enteudait dire:

Je pense en citoyen, j'agis en empereur;
Je hais le fanatique et le persécuteur.

Tout l'esprit de la piece est daus ces deux vers; tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les penples plus sages, les souverains plus compatissants, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a maudé que des hommes enuemis des arts, et plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile: ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelqnes pontifes, à quelques prêtres modernes, ce qn'on dit des ancieus prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder daus un siecle tel que le nôtre des allusions si fausses et si ridicules. S'il y a peu de génie daus ce siecle, il faut avouer du moins qu'il y regne une raison très cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions maligues, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le Tartuffe de Moliere; il ne prévalut pas: prévaudrait-il aujonrd'hui?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent qne les prêtres d'Apamée sont les jésuites le Tellier et Douciu, qu'Arzame est une religieuse de Port-royal, qne les Gnebres sont les janséuistes. Cette idée est folle; mais, quand même on pourrait la couvrir de quel-

que apparence de raison, qu'en résulterait-il? que les jésuites ont été quelque temps des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, et qu'enfin on a très bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des Guebres, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parceque, dans plusieurs pays, des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état: cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication? pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot? Il y eut un nommé du Magnou qui imprima que Cinna était le portrait de la cour de Louis XIII.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée et les inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monuments à la gloire des ministres d'Espagne et de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition; eh bien! bénissez donc tous les parlements de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangere, inique, dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions, adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé

de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, et qui ne sont point persécuteurs :

Ces pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez, si vous voulez, une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire, à la fin de la tragédie, qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette piece, vous n'y verrez que l'éloge du siecle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du temps présent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitants des Gaules du dix-huitieme siecle de notre ere vulgaire ; s'ils oubliaient que les Provinces-unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre sa puissance, l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa grandeur, sa nouvelle population, sa force ; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par Sévere dans Polyeucte :

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans les Guebres ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables,

> Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumiere ;
> Mais la loi de l'état est toujours la premiere.

Anssi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle par tout où la piece a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans donte le bien de tous les hommes.

L'empereur, dans la tragédie des Guebres, n'entend point et ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, et qui adorent la divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel fondé sur nne loi si sage abolirait des horreurs qui font frémir la nature : on ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus absurdes délations devenir des convictions, une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfants, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lese-majesté divine et humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé

en mangeant de la chair de cheval en carême (1), une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides ; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse et des plaisirs. C'était malheureusement le caractere de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant et cruel : l'absurdité a élevé plus d'échaffauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'Ancre et le curé Urbain Grandier ; c'est l'absurdité, sans doute, qui fut l'origine de la Saint-Barthelemi. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce ; les bœufs et les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ? commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

AVIS.

La tragédie des Guebres fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme ; et nous voyons dans le manuscrit du véritable auteur que son intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. Desmahis, l'un de ses plus aimables éleves ; et voici comme il terminait le discours qu'on vient de lire :

« Le résultat de ce discours est qu'il faut de la « tolérance dans les beaux-arts comme dans la so- « ciété : aussi ce jeune Desmahis était le plus tolé-

---

(1) Claude Guillon, exécuté en 1629, le 25 juillet, pour ce crime de lese-majesté divine au premier chef.

« raut de tous les hommes : il ne haïssait que les « pédants insolents, qui sont la pire espece du genre « humain, soit qu'ils parlent en persécuteurs, com- « me l'ont été les jésuites, soit qu'ils outragent des « citoyens dans des gazettes ecclésiastiques ou pro- « fanes, pour avoir du pain. S'il était inexorable « pour ces ames lâches et perverses, il était très in- « dulgent pour les ouvrages du génie. Il n'en est « aucun de parfait, disait-il, pas même le Tartuffe, « qui approche tant de la perfection. Il y a des mor- « ceaux parfaits, c'est tout ce qu'on peut attendre « de la faiblesse humaine.

« C'est dommage qu'il soit mort si jeune, ainsi « que Guillaume Vadé et Jérôme Carré ; ils au- « raient peut-être un peu servi à débarbouiller ce « siecle.

« Je donne donc en pur don les Guebres de M. « Desmahis à un libraire qui les donnera au public « pour de l'argent.

« Je n'excuse ni la singularité de cette piece ni « ses défauts.

« Si les Guebres ennuient mon cher lecteur, et « m'ennuient moi-même quand je les relirai, ce qui « m'est arrivé en cent occasions, je leur dirai :

« Enfant posthume et misérable
« De mon cher petit Desmahis,
« Tombez dans la foule innombrable
« De ces impertinents écrits,
« Dont l'énormité nous accable,
« Tant en province qu'à Paris.
« C'est un destin bien déplorable ;
« Mais c'est celui des beaux esprits
« De notre siecle incomparable. »

ACTEURS.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CÉSENE, son frere et son lieutenant.

ARZÉMON, Parsis ou Guebre, agriculteur retiré près de la ville d'Apamée.

ARZÉMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MÉGATISE, Guebre, soldat de la garnison.

PRÊTRES DE PLUTON.

L'EMPEREUR, ET SES OFFICIERS.

SOLDATS.

La scene est dans le château d'Apamée, sur l'Oronte, en Syrie.

LES GUEBRES,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IRADAN, CESENE.

CÉSENE.

Je suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frere,
Cet avilissement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hasards
Prodigué votre sang dans les camps des Césars
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne et lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre sous vos lois, suivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple;
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés:
Ma raison s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;
Moins violent que vous, je les ai dévorés:
Mais que faire? et qui suis-je? un soldat de fortune,
Né citoyen romain, mais de race commune,

Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton dans les murs d'Apamée
L'autorité fatale est trop bien confirmée:
Plus l'abus est antique, et plus il est sacré;
Par nos derniers Césars on l'a vu révéré.
De l'empire persan l'Oronte nous sépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un pere est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime;
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,
N'embrasse aveuglément cette secte étrangere,
A nos lois, à nos dieux, à notre état contraire;
Il dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim,
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée:
C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

GÉSENE.

Il se trompe; un sujet gouverné par l'honneur
Distingue en tous les temps l'état et sa croyance.
Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
Mon cœur est à mes dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
Aux serments d'un tribun seriez-vous moins fidele?
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zele?
Que César à son gré se venge des Persans;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocents?
Et pourquoi vous charger de l'affreux ministere
Que partage avec vous un sénat sanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,

Une loi de terreur, et des juges d'enfer.
Je sais qu'au capitole on a plus d'indulgence ;
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence :
Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix;
J'ai souvent amolli la dureté des lois ;
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CÉSENE.

Ah ! laissons cette place et ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains, chez un peuple sauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

IRADAN.

Cent fois, dans les chagrins dont je me sens presser,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer,
Et, foulant à mes pieds la crainte et l'espérance,
Vivre dans la retraite et dans l'indépendance ;
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs :
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.
Hélas ! vous savez trop qu'en nos courses premieres
On nous vit des Persans habiter les frontieres ;
Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux :
Ce nœud saint par lui-même est par nos lois impie ;
C'est un crime d'état que la mort seule expie ;
Et contre les Persans César envenimé
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CÉSENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu sous les aigles romaines ?
Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier,
Il détruit sa patrie et son propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire;
Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.

Qui sait si dans Emesse abandonnée aux flammes
Nous n'avons pas frappé nos enfants et nos femmes ?
Nous étions commandés pour la destruction ;
Le feu consuma tout ; je vis notre maison,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune ;
Mais nos femmes, hélas ! nos enfants au berceau !
Ma fille, votre fils sans vie et sans tombeau !
César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?
C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables ;
C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand César alluma cet horrible bûcher ;
C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je pense comme vous, et vous me connaissez ;
Mes remords par le temps ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pese à mon cœur trop tendre ;
Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre ;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver ;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver :
Nous n'aurons, dans l'ennui qui tous deux nous consume,
Que des nuits de douleur, et des jours d'amertume.

CÉSENE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours
Dans ce fatal service empoisonner le cours ?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteste ;
Demandez à César un emploi moins funeste :
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui ;
Percerai-je jamais cette foule empressée,
D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs,
Que la fortune attache aux pas des empereurs,

Et qui laisse languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands honteuse et retirée?

CÉSENE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du trône, il doit nous éconter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombrense, inquiete, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MÉGATISE.

Ah, tyrans!

CÉSENE

C'en est trop, mon frere, je vous quitte;
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite:
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang;
Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
De votre ministere exercez la puissance,
Tempérez de vos lois les décrets rigoureux,
Et, si vons le pouvez, sauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le GRAND-PRETRE de Pluton et ses suivants; MEGATISE, soldats.

IRADAN.

Ministres de nos dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND-PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous,
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban, par un culte odieux,
Invoquait le soleil, et blasphémait nos dieux;
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathême.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, et notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités...

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je;
On va dans ce moment la remettre en vos mains:
Remplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

Une fille! un enfant!

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le sexe ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidele outrage.

IRADAN.

Cette rigueur est grande; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous sommes à la fois et juges et témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre,

L'honneur du sacerdoce en est trop irrité;
Affecter avec nous l'ombre d'égalité
C'est offenser des dieux la loi terrible et sainte;
Elle exige de vous le respect et la crainte :
Nous seuls devons juger, pardonner, ou punir;
Et César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous sommes ses soldats, nous servons notre maître;
Il peut tout.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maîtres sont les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je sais quels sont vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés;
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples:
Ils font des vœux pour nous; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux sur-tout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire et me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des lois arbitraires;
Montez au tribunal, et siégez avec moi.
Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse;
Ne l'intimidez point, respectez sa jeunesse,
Son sexe, sa disgrace; et, dans notre rigueur,

Gardons-nous bien sur-tout d'insulter au malheur.
(*il monte au tribunal.*)
Puisque César le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRÊTRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ARZAME.

(*Iradan est placé entre le premier et le second pontife.*)

IRADAN.

Approchez-vous, ma fille, et reprenez vos sens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux, par un impur encens,
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages;
A nos préceptes saints vous avez résisté;
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point; son maintien, son silence,
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité:
Si le juge est sévere, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis je sais comme on s'explique...
Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique et saint qui regne en nos climats?

ARZAME.

Oui, seigneur, il est vrai.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime

Est dans sa propre bouche; elle en sera victime.

IRADAN.

Non, ce n'est point assez; et si la loi punit
Les sujets syriens qu'nn mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontieres
Les Persans ennemis du culte de nos peres.
Sans doute elle est Persane; on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez, sans vous troubler, dire où vous êtes née,
Quelle est votre famille et votre destinée.

ARZAME.

Je rends grace, seigneur, à tant d'humanité:
Mais je ne puis jamais trahir la vérité;
Mon cœur, selon ma loi, la préfere à la vie:
Je ne puis vons tromper, ces lieux sont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincere! ô fatale candeur!
Eh bien, prêtres des dieux! faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli dn malhenr qni la presse,
De sa simplicité, de sa tendre jeunesse?

LE GRAND-PRÊTRE.

Notre loi nous défend nne fausse pitié:
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié;
Il a vu son erreur, il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger connaissez la justice:
Votre esprit contre nous est en vain prévenu;
Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.
Sachez que ce soleil qui répand la lumiere,
Ni vos divinités de la nature entiere,
Que vous imaginez résider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,
Ne sont point les objets que mon culte envisage;
Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage,
C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
Qni punit le méchant et le persécuteur,

Au Dieu dont la lumiere est le premier ouvrage;
Sur le front du soleil il traça son image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ses faibles portraits :
Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.
Zoroastre, embrasé des flammes d'un saint zele,
Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissez,
Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modele;
Il veut qu'on soit soumis aux lois de ses parents,
Fidele envers ses rois, même envers ses tyrans,
Quand on leur a prêté serment d'obéissance;
Que l'on tremble sur-tout d'opprimer l'innocence;
Qu'on garde la justice, et qu'on soit indulgent;
Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent;
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée;
Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée:
Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés...
Prêtres, voilà mon Dieu; frappez, si vous l'osez.

IRADAN.

Vous ne l'oserez point ; sa candeur et son âge,
Sa naïve éloquence, et sur-tout son courage,
Adouciront en vous cette âpre austérité
Qu'un faux zele honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible;
Je cede à cet empire, et mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu :
A ses illusions si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop émoussé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protege ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut savoir sur-tout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite,
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'exposerais mon pere à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je serais parricide?
Plus votre ordre est injuste, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans,
Ont jamais ordonné de trahir ses parents?
J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre;
Ne m'interrogez plus, je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera... Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César, et vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous serez fidele
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, et tout au nom des dieux!
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables:
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables!...
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir;
Ma place est rigoureuse, et mon ame indulgente.
Des prêtres de Platon la troupe intolérante

Par un cruel arrêt vous condamne à périr;
Un soldat vous absout, et veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux! le peuple les révere,
L'empereur les soutient; leur ordre sanguinaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur;
J'ose vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir, et j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre;
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres!
Il me faut expirer par un supplice affreux
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux!
Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable;
Je n'en saurai pas moins d'un front inaltérable
Supporter les tourments qu'on va me préparer,
Et chérir votre main, qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes,
Vous, si jeune et si faible! et je verse des larmes!
Je pleure, et d'un œil sec vous voyez le trépas!
Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas:
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace;
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parents:

Qui sont-ils?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignités, sans biens; de leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fideles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur;
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parents leurs fussent décelés;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez:
Mon pere est Arzémon: ma mere infortunée
Quand j'étais au berceau finit sa destinée:
A peine je l'ai vue; et tout ce qu'on m'a dit
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit;
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne:
Elle mouillait de pleurs et sa couche et la mienne.
Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon pere m'éleva dans sa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pure;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel! ô Dieu qui l'écoutez,
Sur cette ame si belle étendez vos bontés!...
Mais parlez, votre pere est-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, seigneur, de César il a suivi l'armée;
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins,
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains:
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples et rustiques.

IRADAN.

Reste de l'âge d'or et des vertus antiques,
Que n'ai-je ainsi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéressants!
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteste cet astre et sa lumiere pure,
Lui par qui je vous vois et que vous révérez;
S'il est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés!
Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
La main du fanatisme attente à votre vie...
Vous la suivrez, soldats; mais c'est pour observer
Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever;
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence.
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en est trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, seigneur, les soins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un sauveur et d'un pere.

SCENE VI.

IRADAN.

Je m'emporte trop loin: ma pitié, ma colere,
Me rendront trop coupable aux yeux du souverain;
Je crains mes soldats même, et ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage;
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition, que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton, qui voulez l'immoler!
Puissances des enfers, et comme eux inflexibles,

Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles:
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense, et m'en fait un devoir;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la presse:
Mon indignation redouble ma tendresse:
Vous adorez les dieux de l'inhumanité,
Et je sers contre vous le dieu de la bonté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

IRADAN, CESENE.

CÉSENE.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste, et de sa patience,
Me saisit de respect, et redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel ! et quelles lois sinistres !
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
Numa qui leur donna des préceptes si saints
Les avait-il créés pour frapper les humains?
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les temps sont divers ! que la terre est changée !...
Ah ! mon frere, achevez tout ce récit affrenx
Qui fait pâlir mon frout, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils out paru, mon frere,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révere;
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire, émané contre les réfractaires,
Tant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
Que mes soldats tremblants, et vaincus par ces lois,
Out baissé leurs regards au seul son de leur voix.
Je l'avais bien prévu : ces prêtres du tartare
Avancent fièrement, et d'une main barbare

Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant si sublime, Arzame (c'est son nom);
Ils la trainaient déja : quelques soldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance sur eux, je l'arrache à leurs mains :
Tremblez, hommes de sang, arrêtez, inhumains,
Tremblez ! elle est Romaine; en ces lieux elle est née,
Je la prends pour épouse. O dieux de l'hyménée !
Dieux de ces sacrés nœuds, dieux cléments, que je sers,
Je triomphe avec vous des monstres des enfers !
Armez et protégez la main que je lui donne !
Ma cohorte à ces mots se leve et m'environne ;
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie, et restent éperdus.
Vous savez, ai-je dit, que nos lois souveraines
Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes;
Que nul n'ose porter sa téméraire main
Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain :
Je le suis ; respectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :
Mais, bientôt revenus de leur stupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure ;
Cet hymen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,
Une offense à César, une insulte aux autels ;
Je n'en ai point tissu les liens solennels ;
Ce n'est qu'un artifice indigne et punissable...
Je vais donc le former cet hymen respectable :
Vous l'approuvez, mon frere, et je n'en doute pas ;
Il sauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protegent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,
Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la divinité.

CÉSENE.

Qui ? moi ! si je l'approuve ! ah, mon ami ! mon frere !

Je sens que cet hymen est juste et nécessaire :
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accomplissiez pas vos desseins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang ;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent ?
Ses graces, sa vertu, son péril, l'ennoblissent.
Dégagez vos serments, pressez ce nœud sacré ;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire ;
La magnanimité forme ces sacrés nœuds,
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux ;
Le fanatisme en tremble : arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

Eh bien ! préparez tout pour ce nœud solennel,
Les témoins, le festin, les présents, et l'autel ;
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.
(*à des suivants.*)
Qu'on la fasse venir... Mon frere, demeurez,
Digne et premier témoin de mes serments sacrés.
La voici.

CÉSENE.

Son aspect déja vous justifie.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

Arzame, c'est à vous que mon cœur sacrifie ;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,

Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se souleve:
Elle a tout commencé; l'amour parle et l'acheve.
Je suis prêt de former en présence des dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asyle,
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle Puissance
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance;
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramene au port;
Sa main, qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même temps ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frere; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frere, à vous, pour tant de bienfaisance,
Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaisance;
Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez, en vous aimant, un sort toujours prospere;
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon pere!
Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CÉSENE.

Je me retire, Arzame, et mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées;
Tendre ami de mon frere, heureux de son bonheur,
Je partage le vôtre, et vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeste Arzame,
Versez en liberté vos secrets dans mon ame;
Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

ARZAME.

Mon pere! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteste ce soleil, image de dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous? et quelle défiance?
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense;
Ces tyrans confondus sauront nous respecter.

ARZAME.

Juste dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble, une ardeur si touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, et ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop.., bornez-vous, seigneur, à la pitié;
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien!

IRADAN.

Vous semblez hésiter,

Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter ;
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire :
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons ;
Elle peut être horrible aux autres nations ;
La créance, les mœurs, le devoir, tout differe ;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révere :
La nature a chez nous des droits purs et divins
Qui sont un sacrilege aux regards des Romains ;
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frere,
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour ;
La source de leur sang, pour eux toujours sacrée,
En se réunissant n'est jamais altérée.
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare ! Ah ! que m'avez-vous dit ?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frere ?

ARZAME.

Oui, seigneur, et je l'aime :
Mon pere à son retour dut nous unir lui-même ;
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guebres chéris, et chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangere,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misere,
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés
Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon pere ;
Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, et mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux secret je suis trop offensé ;
Mon cœnr le gardera... mais ce cœur est percé.
Allez ; je cacherai mon outrage à mon frere.
Je dois me souvenir combien vons m'étiez chere :
Dans l'indignation dont je suis pénétré,
Malgré tout mon conrroux, mon honnenr vous sait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant mystere.
Votre esprit est trompé, mais votre ame est sincere.
Je snis épouvanté, confus, hnmilié ;
Mais je vons vois toujours d'un regard de pitié :
Je ne vons aime plus, mais je vous sers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, qne votre cœnr m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le pere, le héros par qni je fus aimée,
En me privant du jonr, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tont plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plns douce, et ma bonche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable
Mon cœur s'attache à vous, tout ingrate et coupable :
Vos nœuds me font horreur ; et, dans mon désespoir,
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, seigneur, et moi, plus qne vons confondue,
Je ne puis m'arracher d'nne si chere vue,
Et je crois voir en vons nn pere courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CÉSENE.

Mon frere, tout est prêt, les autels vous demandent;
Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent;
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, et plus ornés par elle
Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CÉSENE.

Comment! quel changement! quels désastres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur est répandue!
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CÉSENE.

O ciel!
Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chérissais cet heureux ministere!
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frere!

ARZAME.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CÉSENE.

Que dites-vous?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste,

A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé,
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre;
De nos enfants, mon frere, allons pleurer la cendre:
Nos femmes, nos enfants, nous ont été ravis;
Vous pleurez votre fille, et je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous; sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?
Quittons tout, et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient
consolé;
Ils sont rompus, le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais et du monde et d'Arzame.

CÉSENE.

Vous me glacez d'effroi; quel trouble et quels desseins!
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux? qui? vous!

IRADAN.

Arrêtez; peut-on croire
D'un soldat, de son frere, une action si noire!
Ce que j'ai commencé je le veux achever;
Je ne la verrai plus, mais je dois la sauver:
Mes serments, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage:
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel! ô freres généreux!
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous disputez pour une malheureuse;
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse:
Vous en voulez trop faire, et trop sacrifier;
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCENE V.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS, LES PRÊTRES DE PLUTON, SOLDATS.

LE GRAND-PRÊTRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
Voilà donc cet hymen et ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice;
Ce citoyen romain qui pensait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déja César instruit connaît votre imposture;
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enleve soudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain;
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon pere!

IRADAN, *aux soldats.*

Ingrats!

CÉSENE.

Troupe insolente!...
Arrêtez... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les dieux, César, et nous, soldats, voilà vos maîtres.

CÉSENE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asyle à vos malheurs donné.

CÉSENE.

Ne craignez rien.

ARZAME, *en se retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémissez, infideles;
César vient, il sait tout, il punit les rebelles :
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans,
Qui deviez devant moi, le front dans la poussiere,
Abaisser en tremblant votre insolence altiere,
Qui parlez de pitié, de justice, et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix,
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appelez la foudre, et c'est moi qui la lance.

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CÉSENE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront, sans doute; ils n'ont qu'à le vouloir.

CÉSENE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frere. et qu'elle est impuissante!
Ils ont pour les défendre et pour nous accabler
César, qu'ils ont sédnit, les dieux, qu'ils font parler.

CÉSENE.

Oui; mais sanvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez; Apamée

Touche aux états persans; la ville est désarmée;
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi,
Et déja quelques uns m'ont engagé leur foi:
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;
Dites que votre frere, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu;
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure,
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure:
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer;
Enfin promettez tout, je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontieres,
Je mets entre elle et moi d'éternelles barrieres;
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers;
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CÉSENE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCENE VII.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON, *parcourant le fond de la scene d'un air inquiet et égaré.*

LE JEUNE ARZÉMON.

O mort! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur...
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme; est-il un satellite
Que ces juges sanglants se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux et pour nous épier?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah!.. la connaissez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle; que cherches-tu?

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare...
La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels...
Arzame! chere Arzame!.. Ah! donnez-moi des armes,
Que je meure vengé!

IRADAN.

Son désespoir, ses larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,
Les traits que la nature imprima sur son front,
Tout me dit, c'est son frere.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le suis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond silence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfants infortunés!
Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés!..
Toi, le frere d'Arzame!

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, tõn regard sévere
Ne m'iutimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur et de pitié;
Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques!
Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort;
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort:
Je te protégerai; résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin?

IRADAN.

Tu peux la voir et vivre;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis... Ah! seigneur, pardonnez
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence!
Vos esclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels;
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée;
Vous la persécutez!

IRADAN.

Va, ton ame est blessée
Par les illusions d'une fatale erreur;
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur,
Et sur elle et sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas! dois-je y compter?.. daignez donc me la rendre,
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un sort funeste!
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste;
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres pressants;
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfants!
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste!
De l'une j'admirais la fermeté modeste
Sa résignation, sa grace, sa candeur;
L'autre accroît ma pitié même par sa fureur.
Un dieu veut les sauver, il les conduit sans doute;
Ce dieu parle à mon cœur, il parle, et je l'écoute.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LE JEUNE ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise:
Quoi! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise?
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains!

MÉGATISE.

Pardonne à ma faiblesse;
L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeunesse
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel et vil! méprisable esclavage!
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

MÉGATISE.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospere.

MÉGATISE.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espere.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

MÉGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur
promesse:
Je connais Iradan; je sais que dans Emesse
Amant d'une Persane, il en avait un fils;
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asyle.
Oui, les chefs, les soldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés:
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible;
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié,
Pitié trop faible encore et toujours chancelante!
L'autre est prête à tremper sa main vile et sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grace au sort qui nous protege;
On ne commettra point ce meurtre sacrilege:
Iradan la soutient de son bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime;
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure;
Ma sœur ne le croit point capable d'imposture:
En un mot nous partons. Je ne suis affligé
Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit; dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'est pas possible; on n'est pas si cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel;
Le frere d'Iradan, ce Césene, ce traître,
Trafique de sa vie, et la vend au grand-prêtre:
J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit?

MÉGATISE.

L'horrible vérité.
Hélas! elle est publique, et mon ami l'ignore!

LE JEUNE ARZÉMON.

O monstres! ô forfaits!... mais non, je doute encore...
Ah! comment en douter? mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu?
Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence,
Des regards inquiets que troublait ma présence,
Un air sombre et jaloux, plein d'un secret dépit;
Tout semblait en effet me dire: Il nous trahit.

MÉGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Détestables humains! quoi! ce même Iradan...
Si fier, si généreux!...

MÉGATISE.

N'est-il pas courtisan?
Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,
Ne se chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je sauver Arzame?

MÉGATISE.

En ce séjour d'effroi
Je t'offre mon épée, et ma vie est à toi:
Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête;
Chez ces prêtres sanglants nul ne peut aborder...
(*l'arrêtant.*)
Où cours-tu, malheureux?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander?

MÉGATISE.

Crains tes emportements; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie!

MÉGATISE.

Arrête; je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'est elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!
Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ecoute, garde-toi d'oser lui faire entendre
L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre;
Non, je ne saurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCENE II.

LE JEUNE ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

Cher époux! cher espoir de mon cœur!
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature,
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'est là Mégatise!... en croirai-je mes yeux?
Un ignicole, un Guebre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite;
De fideles soldats marchent à notre suite.
Mégatise en est-il?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'est tout ce que je puis... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon sort dispose avec son frere.

LE JEUNE ARZÉMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis: quel trouble involontaire

Obscurcit tes regards de larmes inondés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Quoi! Césene, Iradan!... de grace, répondez;
Où sont-ils? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils sont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZÉMON, *se jetant dans les bras de Mégatise.*

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci!

ARZAME.

Eh quoi! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même et qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur;
Mon frere, elle est injuste.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma sœur,
Pardonne; écoute au moins: Mégatise est fidele;
Notre culte est le sien; je réponds de son zele;
C'est un frere, à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir;
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir

Quels sentiments secrets ce Romain nous conserve ?
Il paraissait troublé, tu t'en souviens; observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des lois que nous suivons, d'un malheureux qui
t'aime.

ARZAME.

Cher frere, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme
Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;
Tu ne la connais point; un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen et ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime...
J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite

A lui tout confier malgré moi m'a réduite;
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincere,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire;
A ses empressements j'ai mis ce frein sacré:
Ce secret à jamais devait être ignoré;
Tu me l'as arraché: mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Acheve; il a donc su ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frere avec la sœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON, *à Mégatise.*

C'est assez, je vois tout; le barbare! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah, ma sœur!... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis, et tu pleures!

LE JEUNE ARZÉMON.

Qui? moi!... ciel!... Iradan...

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne..... en ces moments,..... dans un lieu si barbare.....

Parmi tant d'ennemis.... aisément on s'égare....
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu sors!..... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ami, veille sur elle... O tendresse! ô nature!
(*avec fureur.*)
Que vais-je faire? ah dieu!... vengeance, entends ma voix!
(*il embrasse sa sœur en pleurant.*)
Je t'embrasse, ma sœur, pour la derniere fois.
(*il sort.*)

SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

Arrête!... Que veut-il? qu'est-ce donc qu'il prépare?
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
Et dans quel temps, grand dieu! Qu'en peux-tu soupçonner?

MÉGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MÉGATISE.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?

Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mysteres affreux.

MÉGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots sont à craindre:
César les favorise; ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister?
Etes-vous sûre enfin de sa persévérance?
On se lasse souvent de servir l'innocence;
Bientôt l'infortuné pese à son protecteur:
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir.... Grand dieu, quel bruit se fait entendre!
Quels mouvements soudains! et quels horribles cris!

SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, SOLDATS; LE JEUNE ARZEMON, *enchaîné.*

CÉSENE.

Qu'on le traîne à ma suite; enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frere.

ARZAME.

O ciel!

MÉGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe sur une banquette.*

Je me meurs!

CÉSENE.

Femme ingrate, est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME, *se relevant.*

Comment? que dites-vous? quel crime a-t-on pu
faire?

CÉSENE.

Le monstre!... quoi! plonger une main sanguinaire
Dans le sein de son maître et de son bienfaiteur!
Frapper, assassiner votre libérateur!
A mes yeux! dans mes bras! un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'est plus!

CÉSENE.

Les dieux, les justes dieux
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux:
Je l'ai vu qui tremblait; j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CÉSENE, *aux soldats.*

Soldats qui me suivez,
Déployez les tourments qui lui sont réservés...
Parle; avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(*montrant Mégatise.*)
Est-ce ta sœur, ou lui? parle avant ton supplice...
Tu ne me réponds rien... Quoi! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions, hélas! nos dieux, notre empereur;
Quand nos soins redoublés et l'art le plus pénible
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible;
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,
Nous exposions nos jours et pour elle et pour toi,
De nos bontés, grand dieu! voilà donc le salaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon
frere.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZÉMON, *à Césene.*

A la fin je retronve un reste de lumiere...
La nuit s'est dissipée... nn jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot; j'ose t'interroger...
Ton frere envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre?

CÉSENE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il snffit; je me jette à tes pieds que j'embrasse :
A ton cher frere, à toi je demande nne grace,
C'est d'épuiser sur moi les plns affreux tourments
Que la vengeance ajonte à la mort des méchants ;
Je les ai mérités: ton courroux légitime
Ne sanrait égaler mes remords et mon crime.

CÉSENE.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains:
Soyons justes, amis, et non pas inhumains;
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite :
Mais joignez-y sa sœnr; elle est déja proscrite.
La vie en tons les temps ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombean ;
Je suis sa sœur, sa femme, et cette mort m'est due.

MÉGATISE.

Permettez qn'nn moment ma voix soit entendue :
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par nn avis trompeur, à tant de cruauté...
Seigneur, je vous ai vn, dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit : aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser?

Je suis Guebre et grossier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien instruit ; il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frere est vivant ; pesez tout, et jugez.

CÉSENE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahison ;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera ; mais mon ame affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain :
Tu mourras; aux tyrans rien ne peut te soustraire :
Mais je te pleure encore en punissant ton frere.
(*aux soldats.*)
Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCENE V.

ARZAME.

Dans sa juste colere il me plaint, il me pleure !
Tu vas mourir, mon frere ; il est temps que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...
O mort ! ô destinée ! ô dieu de la lumiere !
Créateur incréé de la nature entiere,
Etre immense et parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité ?
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage !
La nature est ta fille, et l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits ?
Est-il ton ennemi ? que sa puissance affreuse

Arrache donc la vie à cette malheureuse!
J'espere encore en toi, j'espere que la mort
Ne pourra, malgré lui, détruire tout mon sort.
Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaisant qui corrompit ta loi
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse, et je veux y courir:
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas!
Tu me fais cet affront, toi, Mégatise!

MÉGATISE.

Hélas!
Triste et cher Arzémon, vieillard que je révere,
Trop malheureux ami, trop déplorable pere,
Qu'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour servir les Romains, es-tu donc sans pitié?

MÉGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices;
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices;
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZÉMON.

Où sont mes chers enfants?

MÉGATISE.

Je te l'ai déja dit, leur péril est extrême:
Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.

N'est-ce pas Iradan, que, pendant son voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce passage?

MÉGATISE.

C'est lui-même, il est vrai : mais crains de t'arrêter :
Hélas! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuserait une simple audience?

MÉGATISE, *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler?

MÉGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse, et leur trompeur hommage;
Mais, oubliant pour nous leur sombre majesté,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présents dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté?

MÉGATISE.

Quoi! tu ne sais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je sais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la persécution,
Menacent mes enfants et ma religion.
C'est ce que tu m'as dit, et c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan... son intérêt l'exige.

MÉGATISE.

Va, fuis; n'augmente point par tes soins obstinés
La foule des mourants et des infortunés.

LE VIEIL ARZÉMON.

Quel discours effroyable! explique-toi.

MÉGATISE.

Mon maître
Mon chef, mon protecteur, est expirant peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

Lui!

MÉGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner?

MÉGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

O soleil! ô mon dieu! soutenez ma vieillesse!
Qui? lui! ce malheureux, porter sa main traîtresse...
Sur qui?... pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MÉGATISE.

Vois quel temps tu prenais: rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence;
Il était bon, sensible, ardent, mais généreux:
Quel démon l'a changé? quel crime!.... ah, malheureux!

MÉGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu; j'en porterai la peine:
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas!
Quelques jours malheureux et voisins du trépas,
Ce soleil, dont mes yeux, appesantis par l'âge,

Apperçoivent à peine une infidele image,
Ces vains restes d'un sang déja froid et glacé?
J'ai vécu, mon ami; pour moi tout est passé:
Mais avant de mourir je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure;
Respecte d'Iradan la triste et derniere heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfants, et que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame?

MÉGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

Que je voie Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zele empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé;
Attends qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
Il reste assez de force encore à la nature
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment;
Mon pere, éloigne-toi: peut-être il est mourant,
Et son frere est témoin de son dernier moment.
Cache-toi; je viendrai te parler et t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer.. Dieu, qui m'as su conduire,

Dieu, qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels!

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESENE, MEGATISE.

CÉSENE.

Mégatise, aide-nous; donne un siege à mon frere;
A peine il se soutient, mais il vit; et j'espere
Que, malgré sa blessure et son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN, *à Mégatise.*

Donne, ne pleure point.

CÉSENE, *à Mégatise.*

Veille sur cette porte,
Et prends garde sur-tout qu'aucun n'entre et ne sorte.
(*à Iradan.*) (*Mégatise sort.*)
Prends un peu de repos nécessaire à tes sens;
Laisse-nous ranimer tes esprits languissants;
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah, Césene! au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, et déja le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé;
Ils se maintiennent tous; le faible est écrasé:
Ils sont maîtres des lois dont ils sont interpretes;
On n'éconte plus qu'eux; nos bouches sont muettes:
On leur donne le droit de juges souverains,
L'autorité réside en leurs cruelles mains;
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

CÉSENE.

Eh, pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

IRADAN.

Ah! qu'il vive.

CÉSENE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne et les entraves;
Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé; la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres sanglants excitent dans mon cœur;
Et, loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir.
C'est ton lâche assassin que nous devons punir;
Et, puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
Aux sacrificateurs j'ai promis la victime:
Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il est Guebre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne sais; mais sa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME, *se jetant aux genoux de Césene.*

Dans ma honte, seigneur, et dans mon désespoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le sens, ma présence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frere;

L'audace de sa sœur est un crime de plus.

CÉSENE, *la relevant.*

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frere au supplice;
Vous l'avez ordonné, vous lui rendez justice;
Et vous me demandez ce que je veux!.... La mort,
La mort, vous le savez.

CÉSENE.

Va, son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces moments terribles.
N'ulcere point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien! je veillerai sur tes jours innocents;
C'est tout ce que je puis; compte sur mes serments.

ARZAME.

Je vous les rends, seigneur; je ne veux point de grace:
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis; votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, et si votre courage,
Si votre bras vengeur, sur sa tête étendu,
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,
Ma main sera plus prompte, et mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guebres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CÉSENE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre
Sans qu'un dieu, dans mon cœur ardent à te défendre,
Ne souleve mes sens et crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse et d'horreur.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CÉSENE.

Vient-on nous demander le sang de ce coupable?

MÉGATISE.

Rien encor n'a paru.

CÉSENE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard, dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds;
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande?

IRADAN.

Une grace! qui? moi!

CÉSENE.

Que veut-il? qu'il attende;
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux moments:
Il faut que je vous venge: allons, il en est temps.

ARZAME.

Ciel! déja!

CÉSENE.

Rejetez sa priere indiscrete.

IRADAN.

Mon frere, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être, sans doute, ignoré de personne;
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME, CESENE; MEGATISE, *s'avançant vers* LE VIEIL ARZEMON, *qu'on voit à la porte.*

MÉGATISE, *à Arzémon.*

La bonté d'Iradan se rend à ta priere.
Avance... Le voici.

ARZAME.

Juste ciel!... Ah, mon pere!
A mes derniers moments quel dieu vient vous offrir!
Voulez-vous qu'à vos yeux...

LE VIEIL ARZÉMON.

Je veux vous secourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfants, et, dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment:
Devant lui, devant elle, il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amene sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour!
Quels moments! quels témoins! et quel horrible jour!

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LE JEUNE ARZEMON, *enchaîné.*

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme juste à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieillesse et le sang;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de son vertueux frere;
Devant vous, ô ma sœur! dont la juste colere,
Les charmes, la terreur, et les sens agités,
Commencent les tourments que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZÉMON, *les regardant tous.*

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en sera jamais après ce coup affreux.

CÉSENE.

Qui ?... toi, nous consoler ! toi, pere malheureux !

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles;
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnants!

CÉSENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourments?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste, et le rang où vous êtes!
La guerre loin de moi porta toujours vos pas;
Enfin je vous retrouve.

CÉSENE,

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les lois le commandent;
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneurs, écoutez-moi...
Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Émesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands dieux!

CÉSENE.

Oui; nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Émesse fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire usage, et ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Émesse; et, depuis soixante ans,
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je sais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

CÉSENE.

O sort que je déteste!
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je les sais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfants dans Émesse embrasée:
La mere de l'un d'eux y périt écrasée;

Et l'autre sut tromper, par un heureux effort,
Le glaive des Romains, et la flamme, et la mort.

CÉSENE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux respire?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas! vous saurez tout: je dois d'abord vous dire
Qu'arrachant ces enfants au glaive meurtrier
Cette mere échappa par un obscur sentier;
Qu'ayant des deux états parcouru la frontiere,
Le sort la conduisit sous mon humble chaumiere.
A ce tendre dépôt, du sort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné;
Ma loi me le commande, et mon sensible zele,
Seigneurs, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CÉSENE.

Eh quoi! privé de bien tu nourris l'étranger!
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger!

IRADAN, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme?... ô dieu de la justice!
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans;
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut; je fermai sa paupiere:
Elle me fit jurer à son heure derniere
D'élever ses enfants dans sa religion:
J'obéis; mon devoir et ma compassion
Sous les yeux de dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur pere, et je l'étais pour eux.

CÉSENE.

O destins!

IRADAN.

O moments trop chers, trop douloureux!

CÉSENE.

Une faible espérance est-elle encor permise?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZÉMON.

Et moi, je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous? ô cieux! que dois-je croire?

CÉSENE.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZÉMON, *à Iradan.*

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple, et de la vérité;
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*il donne une lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mere expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tiens, mon frere, prends, lis.

CÉSENE.

Oui, c'est ta tendre épouse; ô sacré caractere!
(*il montre la lettre à Iradan.*)
Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frere.

IRADAN *prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.*

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME, *à Césene qui l'embrasse.*

Quoi! je naquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZÉMON, *se jetant aux genoux d'Iradan.*

Du nom de pere, hélas! osé-je vous nommer?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, *se relevant et l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.

(*il retombe.*)

CÉSENE.

Que j'étais aveuglé!
Sans ce vieillard, mon frere, il était immolé;
Les bourreaux l'attendaient... Quel bruit se fait entendre?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

MÉGATISE, *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CÉSENE.

Est-ce un arrêt de mort?

MÉGATISE.

Il ne m'est pas connu;
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CÉSENE.

Nous tombons d'abymes en abymes.

MÉGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frere et la sœur.

CÉSENE.

O justice! ô César!
Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministere impie!

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé :
J'en étais incapable; eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...
Déchirons ces serpents dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-temps abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'empereur après ordonne mon supplice;
Il n'en jouira pas, et j'aurai fait justice;
Il me retrouvera, mais mort, enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contiens ta violence ;
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frere, mes enfants, doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter;
Il m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, et pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le sait!

IRADAN.

A César que ne puis-je parler!
Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaisse;
Tant de soins, tant de maux, de crainte, de tendresse,
Accablent à la fois mon corps et mes esprits!
(*à son fils.*)
Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oserai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ARZAME, *à Césene.*

Eh quoi ! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon pere, assiege encor la porte !

CÉSENE.

Va, j'en jure les dieux ennemis des tyrans,
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-temps.
S'il est des dieux cruels, il est des dieux propices
Qui pourront nous tirer du fond des précipices;
Ces dieux sont la constance et l'intrépidité,
Le mépris des tyrans et de l'adversité.
(*au jeune Arzémon.*)
Viens; et, pour expier le meurtre de ton pere,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus ; je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure ;
Vos peres trop heureux retrouvent leurs enfants ;
Le ciel vous a rendus à nos embrassements.
Vos amours offensaient et Rome et la nature ;
Rome les justifie, et le ciel les épure.
Cet autel que mon frere avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi ;
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance ;
Les prêtres des enfers et leur zele inhumain
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

ARZAME.

Hélas ! l'espérez-vous ?

IRADAN.

Quelles mains sacrileges
Oseraient de ce nom braver les privileges ?
Césene est au prétoire ; il saura le fléchir.
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles ?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.
Le temps fera le reste ; et si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solennités,

En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.
Dieu, qui me les rendez, favorisez leurs feux!
Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'alégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZÉMON, *baisant la main d'Iradan.*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon pere!

IRADAN, *l'embrassant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZÉMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et, pour comble de joie,
C'est Césene mon pere... oui, le ciel nous l'envoie!

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, CESENE.

IRADAN.

Quelle nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CÉSENE.

J'apporte le malheur, et tel est mon destin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle:
Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contre nous!

CÉSENE.

On a déja nommé

Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entiere disgrace.

CÉSENE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi...

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frere! et que le cœur se trompe!
Je détestais ma place et son indigne pompe;
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter:
On m'en prive, et l'affront ne se peut supporter.

CÉSENE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes.
Préparons-nous, mon frere, à d'autres infortunes:
Notre hymen malheureux, formé chez les Persans,
Est déclaré coupable; on ôte à nos enfants
Les droits de la nature, et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus quand cette main impie,
Par la rage égarée, et sur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour;
Mais il me reste au moins le droit de la vengeance,
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains;
Des parents généreux sont mes seuls souverains.

CÉSENE, *l'embrassant.*

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage;
Fille digne de moi, conserve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons besoin.

CÉSENE.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colere, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

ARZAME.

J'en suis la cause unique;
J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver?
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître;
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers?
Sur quoi? sur un arrêt des ministres d'un temple;
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple,
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois;
Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre César invisible aux humains?
De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains?
Est-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier spectateur inutile?

CÉSENE.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué:
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
Il laisse agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique!
Loi favorable aux grands, et pour nous tyrannique!

CÉSENE.

Je n'ai qu'une ressource, et je vais la tenter:
A César, malgré lui, je cours me présenter;
Je lui crierai justice; et si les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce despote sévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférents,

S'il garde un froid silence, ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vue : il frémira peut-être;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître,
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, Barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point sans moi.

CÉSENE.

Quelle erreur vous entraîne?
Votre corps affaibli se soutient avec peine,
Votre sang coule encor... demeurez, et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour, si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon pere!...
Cher frere! cher époux!... ô ciel, que vont-ils faire?

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?
Je respecte César; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse;
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité:
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité;
Elle est sans yeux, sans cœur: le guerrier le plus brave,
Quand César a parlé, n'est plus qu'un vil esclave:
C'est le prix du service, et l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,

Pour mon fatal époux, pour mon malheureux pere,
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misere!
Il n'a fait que du bien; ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent:
C'est une impiété que dans nous ils punissent;
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur:
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur;
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife, à sa haine fidele,
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis, son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force et sans asyle,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, LE VIEIL ARZEMON.

IRADAN.

Vénérable vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZÉMON.

C'est un évènement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frere...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZÉMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble;
Du quartier de César ils suivaient les chemins:
Du grand-prêtre accouru les suivants inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie;
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter; mais, seigneur, votre fils,
Dans son emportement, pardonnable à son âge,
Contre eux, le fer en main, se présente et s'engage;
Votre frere le suit d'un pas impétueux;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux:
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre:
Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardents, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne sais quelle main (qu'on va nommer impie),
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas;
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de sa place et du saint nom de prêtre;
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu:
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu,
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt, et payé chèrement.

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon pere?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous ni pour lui.
(*le vieil Arzémon sort.*)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, LE JEUNE ARZEMON.

CÉSENE.

Sans doute il n'en est point; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez.

LE JEUNE ARZÉMON,

Oui, nos mains ont puni ses fureurs:
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs!
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre:
Que le ciel les en frappe, et délivre la terre;
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent:
Mon pere, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd; et ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.
César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frere, deux enfants, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement consacrée.

CÉSENE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidele Arzémon;

Serait-il renfermé dans une autre prison?
A-t-on déja puni son respectable zele,
Et les bienfaits sur-tout de sa main paternelle?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.
César de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déja sonner les trompettes guerrieres,
Et je vois avancer les troupes meurtrieres.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux, et la mort.

CÉSENE.

Oui, c'en est fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi suis-je née?

CÉSENE, *embrassant sa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frere!... et toi, son déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déja des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même... A genoux, mes enfants.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers moments!

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'EMPEREUR, GARDES, LE VIEIL ARZEMON et MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

Enfin de la justice à mes sujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit:
L'intérêt de l'état m'éclaire et me conduit.

Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Peres, enfants, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez; c'est trop vous défier de moi:
Vous avez outragé l'empereur et la loi;
Le meurtre d'un pontife est sur-tout punissable;
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable:
Sa soif du sang humain ne se put assouvir;
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance:
Je vous eusse écoutés; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, seigneur, votre colere;
Epargnez les enfants, et punissez le pere.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur, m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincere;
Il se fie à César; vous deviez l'imiter.
(*au vieil Arzémon.*)
Approchez, Arzémon, venez vous présenter:
Dans un culte interdit par une loi sévere
Vous avez élevé la sœur avec le frere;
C'est la premiere source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs:
Des prêtres, emportés par un funeste zele,

Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle;
Ils auraient dû l'instruire et non la condamner;
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su
borner,
Fiers de servir le ciel, ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations,
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince est clément, les sujets sont fideles.
On m'a trompé long-temps; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance;
Honorés et soumis, par les lois soutenus,
Et par ces mêmes lois sagement contenus;
Loin des pompes du monde enfermés dans leur
temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects, et dignes de mes soins:
C'est l'intérêt du peuple, et c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'état plutôt que mon pouvoir...
Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frere avec vous me suivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux:
Vous m'avez offensé; vous m'en servirez mieux.
De vos enfants chéris j'approuve l'hyménée.
(*à Arzame et au jeune Arzémon.*)
Méritez ma faveur, qui vous est destinée.

(*au vieil Arzémon.*)

Et toi, qui fus leur pere, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu sais en faire usage.
Les Guebres désormais pourront en liberté
Suivre un culte secret long-temps persécuté:
Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire;
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu, mais sans blesser les miens:
Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumiere;
Mais la loi de l'état est toujours la premiere.
Je pense en citoyen, j'agis en empereur:
Je hais le fanatique et le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, seigneur, à vos sacrés genoux.

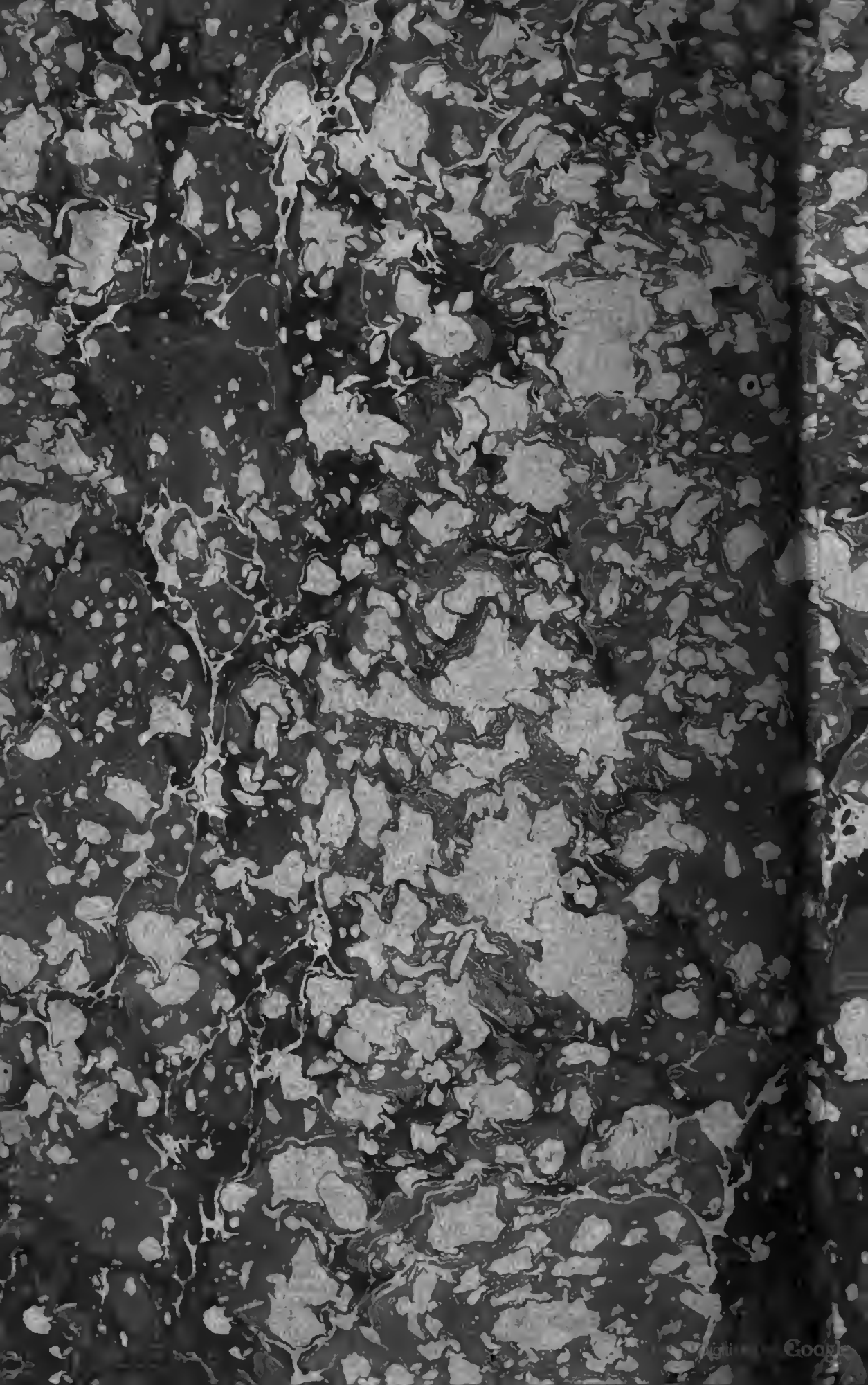
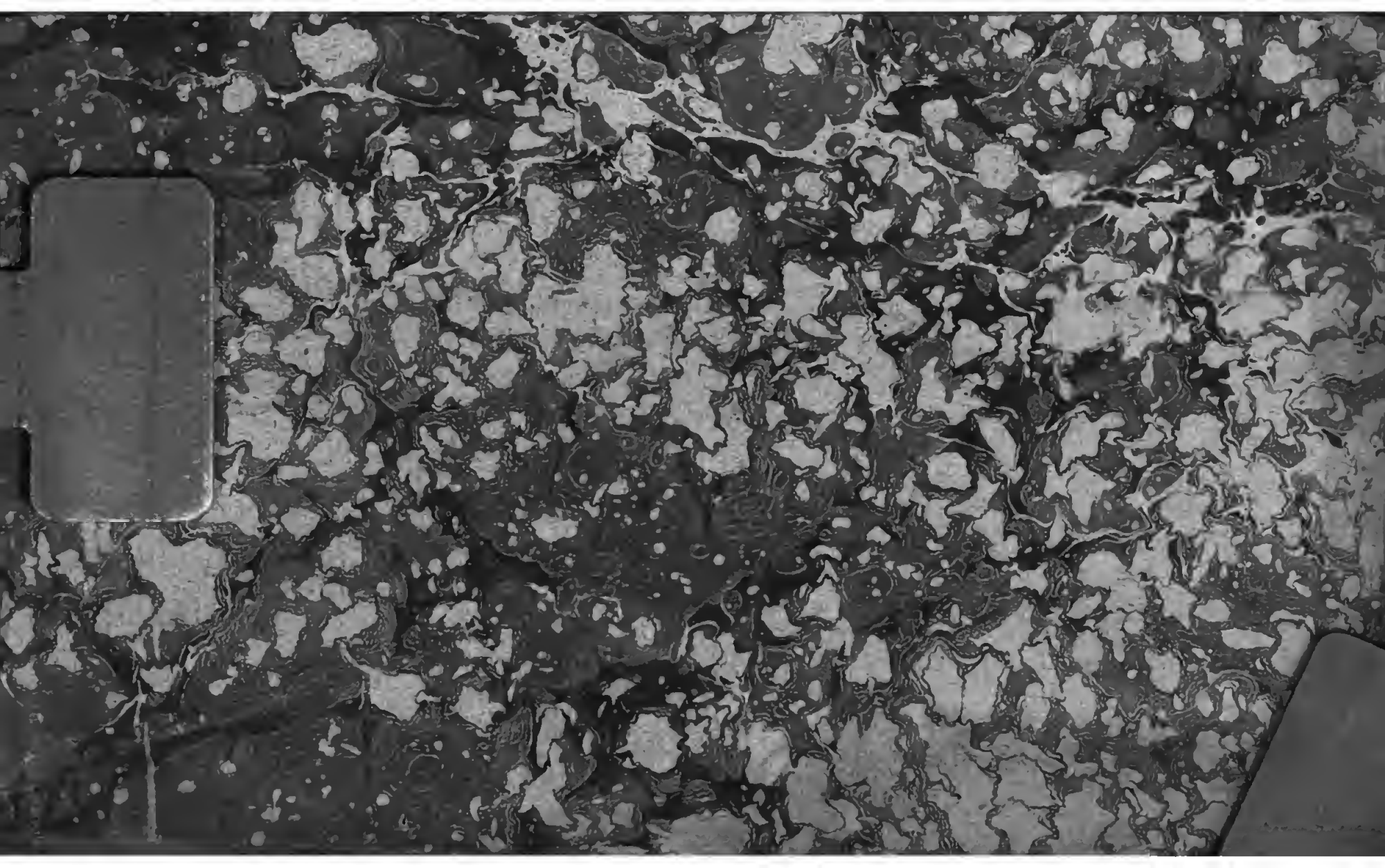
LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

FIN DES GUEBRES.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE DIXIEME VOLUME.

LE DÉPOSITAIRE, comédie. Page 5
LE BARON D'OTRANTE, opéra buffa. 99
LES DEUX TONNEAUX, esquisse d'un opéra comique. 121
LES GUEBRES, OU LA TOLÉRANCE, tragédie. 151
Préface des éditeurs de la premiere édition. 152
Discours historique et critique, à l'occasion de la tragédie des Guebres. 155
Avis. 172

FIN DU DIXIEME VOLUME.

5 B 5 4 7 8